



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07580309 2

275

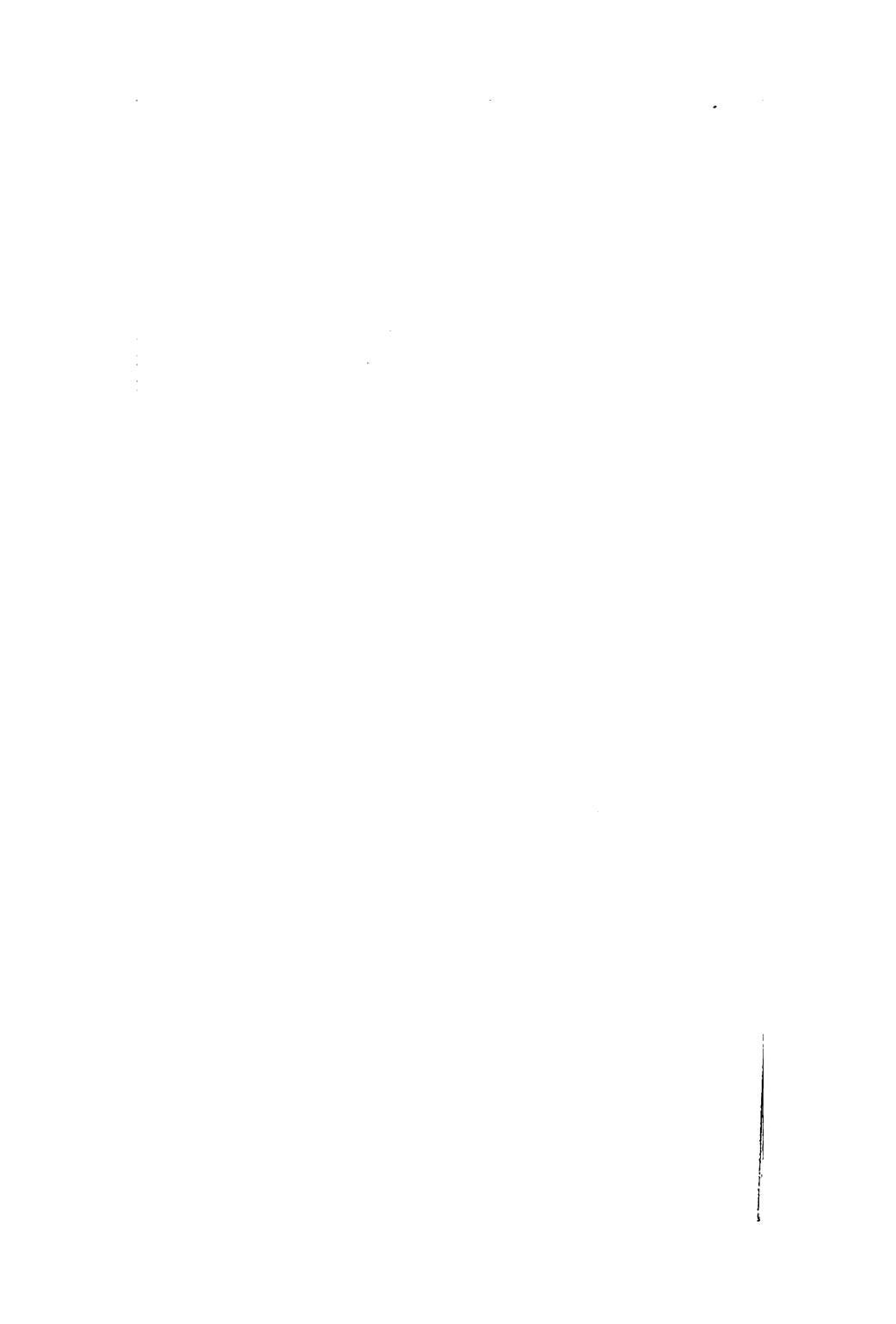
LENOX LIBRARY

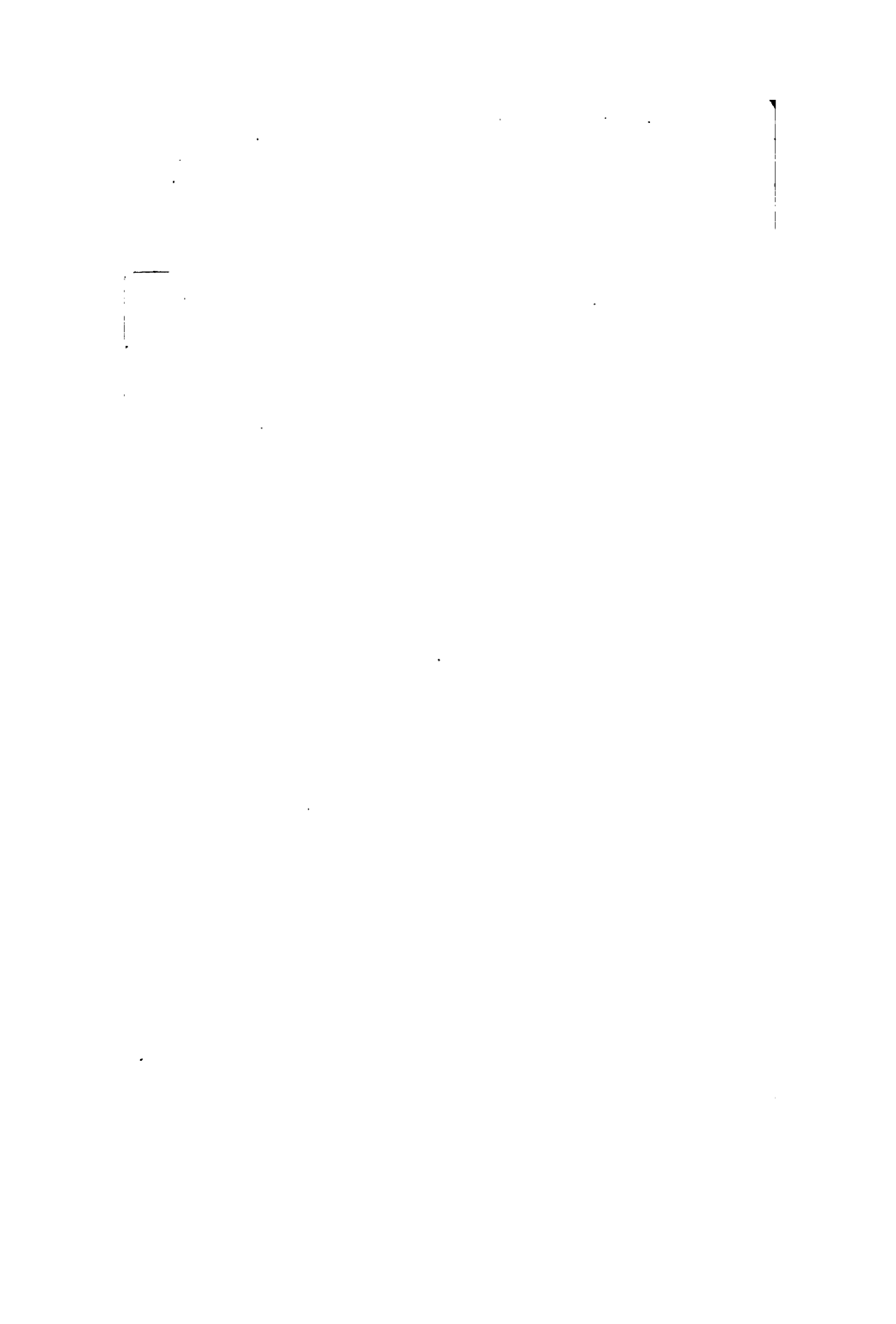


*Astoin Collection.
Presented in 1884.*

NKK

Barbie





RIMES HÉROÏQUES

ASTON NEW-YORK

●
Imprimerie de H. Fournier et C^e

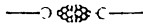
RUE SAINT-BENOIT, 7
●

(1872)

RIMES HÉROÏQUES

PAR

AUGUSTE BARBIER



PARIS

PAUL MASGANA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
12 GALERIE DE L'ODÉON

1843

W 2





En feuilletant les œuvres lyriques d'un grand poète italien, Torquato Tasso, j'ai trouvé dans ce trésor de poésie un recueil de sonnets ayant pour titre : *Rime heroiche*. Ce sont des vers adressés à différens princes de l'Italie, en l'honneur de leur mariage

ou de la naissance de leurs enfans. Le plus grand nombre a trait aux événemens de la cour de Ferrare, et célèbre, en termes magnifiques, les louanges du duc d'Est et celles de sa famille. J'ai pensé que ce titre pouvait s'appliquer avec plus de raison encore aux chants inspirés par ceux qui se sont dévoués au bien de leurs semblables. J'ai donc recueilli toutes les pièces de vers que, dans mes lectures ou mes voyages, l'émotion d'un pieux souvenir, un grand acte de vertu ou de patriotisme, avaient pu me suggérer. Parmi elles, j'ai pris toutes celles qui se rapportaient à un nom connu dans

l'histoire , et les groupant par ordre de temps , j'en ai composé , comme je l'ai déjà fait dans un de mes poèmes, le *Pianto*, une sorte de galerie que j'ai décorée du titre de Rimes héroïques. Ce ne sont pas toujours les âmes les plus éclatantes et les plus applaudies que j'ai chantées , mais les plus malheureuses , les plus tournées vers l'honnête, et les plus sympathiques à ma manière de voir et de sentir. La forme du sonnet a été celle que ma pensée a revêtue. Ce petit poème d'invention moderne a le mérite d'encadrer avec précision l'idée ou le sentiment. Il se prête à tous les tons ; et, quoique

accoutumé à soupirer les peines du cœur et à exhaler les tristesses de l'âme, il peut monter aux notes les plus fières, et faire entendre les accens les plus mâles. J'en ai varié les formes autant que les lois de l'harmonie me l'ont permis. J'ai même essayé quelque combinaison nouvelle. Ai-je réussi? C'est une question que je laisse à décider au lecteur.

Pour faire mieux comprendre le sens de mes vers, j'ai cru devoir mettre à leur suite des notices sur chaque personnage. Les

dates indiquent presque toujours l'époque de la mort du héros, quelquefois celle du fait qui est l'objet du sonnet. En 1840, six pièces de cette collection ont été imprimées dans un recueil littéraire.





RIMES HÉROÏQUES.

Ἀθανάτους μὲν πρῶτα θεοὺς, νόμῳ ὡς δικάσεται,
Τίμα· καὶ σέθεν ὄρκον· ἔπειθ' ἥρωας ἀγαυούς.

VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

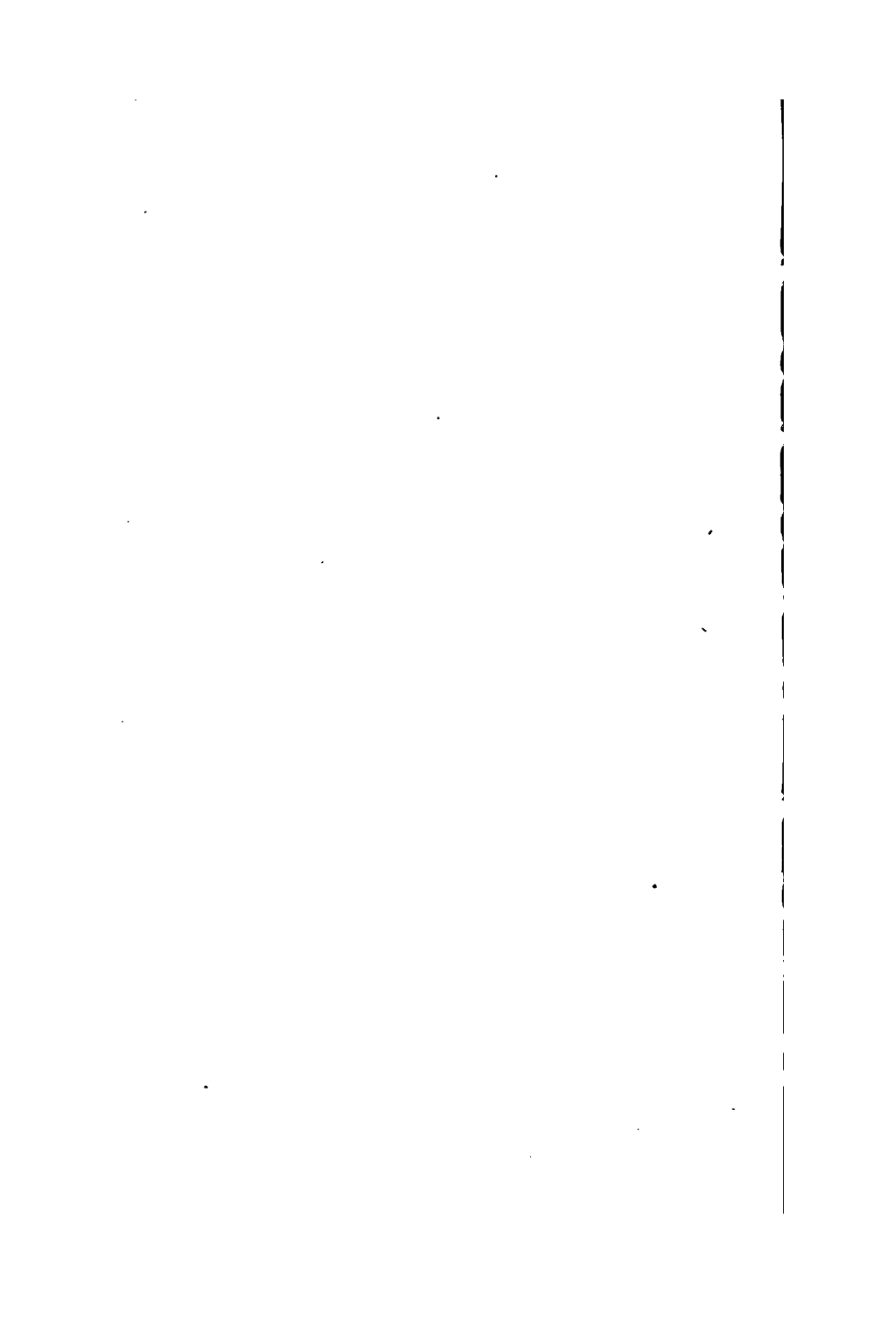
Révère d'abord les Dieux immortels comme
la loi l'ordonne, respecte le serment, et
ensuite honore les illustres héros.





Si le chant de la poésie
N'est point, sonore fantaisie,
De mots un assemblage vain ;
Mais si ce langage divin
Est une savante harmonie,
Mise en la bouche du génie
Afin de donner plus d'éclats
Aux bonnes choses d'ici-bas :
Alors, alors, usons, mon âme,
Du peu de voix, du peu de flamme
Dont la Muse nous fit cadeau,
Et faisons connaître à la terre
Ce qu'en passant notre œil austère
Y vit de touchant et de beau.





GENEVIÈVE DE NANTERRE.

451.

**Exaltez ses louanges et invoquez son
nom, car c'est le Dieu qui renverse
les armées.**

ANCIEN TESTAMENT.



I

GENEVIÈVE DE NANTERRE.

Lutèce gémissante était dans la terreur,
Car des peuples errans comme un flot sans rivage,
Les Huns semant partout le meurtre et le ravage,
Approchaient de ses tours leur barbare fureur.

Alors une humble vierge adorant le Seigneur,
Ange pur de vertu, colombe au doux ramage,
Apparut et cria : Lutèce, prends courage,
Dieu gardera tes murs de son fléau vengeur !

Et Lutèce bientôt sortit de ses alarmes.
Tout ce grand mouvement de chariots et d'armes,
Loin d'elle s'écoula comme un torrent d'été.

La sainte avait du ciel pénétré les arcanes,
Et vu ce qu'il voilait au regard des profanes,
Tes immortels destins, ô ma mère, ô cité !

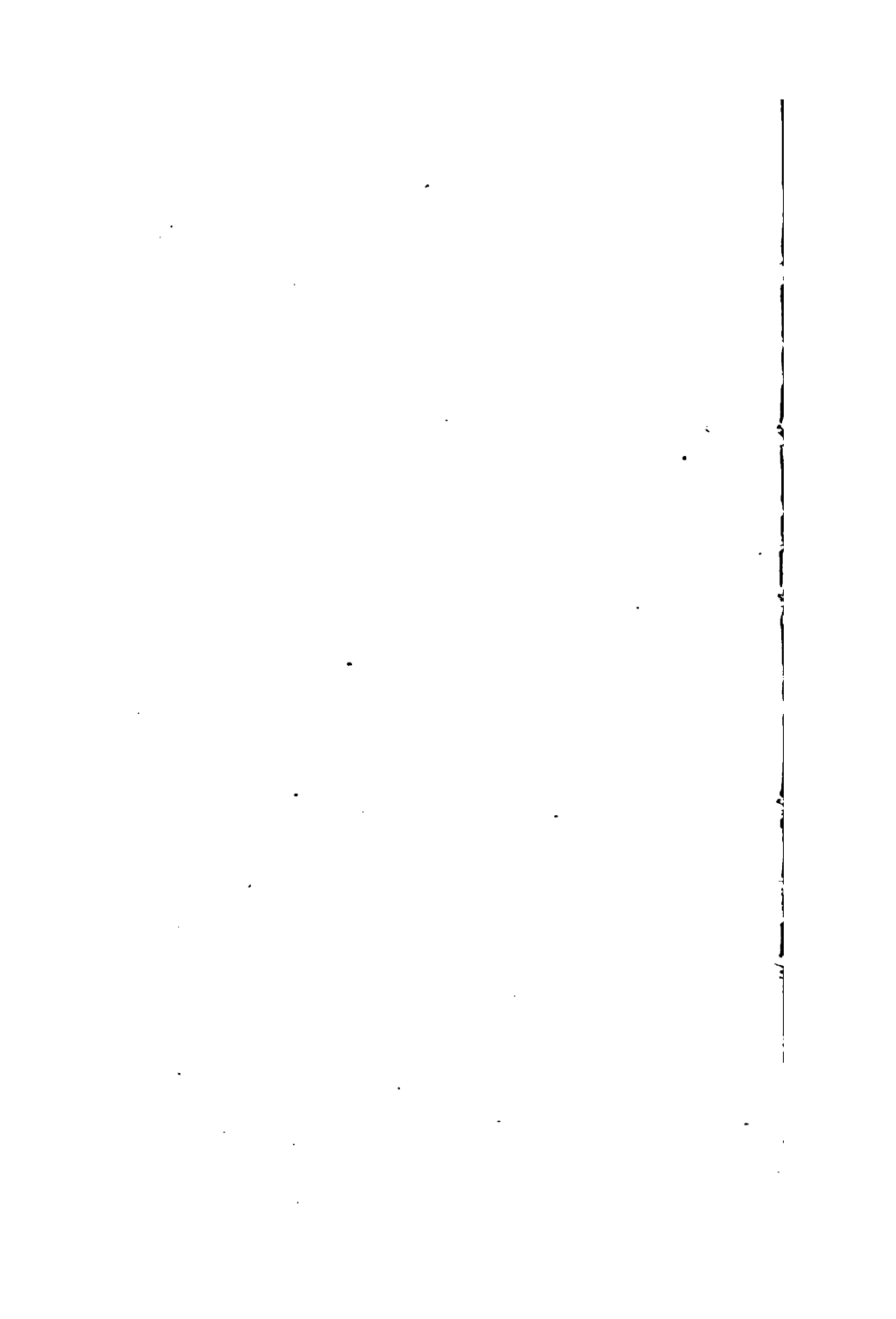
15

MODESTUS.

580

Dallo profondo chiamo a te, Signore.

DANTE.



II

MODESTUS.

Un jour le roi des cieus , sur son trône de flamme
Entendit tristement monter la voix d'une âme ;
Et cette voix disait : Père de l'univers ,
Par le sang de ton fils , sèche mes pleurs amers !

Hélas ! humble artisan , je n'ai pu voir l'infâme
Passer sur mon chemin sans le couvrir de blâme ;
Et , pour venger l'affront , le redouté pervers
M'a fait charger de coups et jeter dans les fers.

O Dieu ! délivre-moi ! Le Créateur du monde ,
Ému de cet accent de détresse profonde ,
Sur le noble imprudent laissa tomber ses yeux.

Et soudain du captif les gardiens s'assoupirent ,
Le noir cachot s'ouvrit , les chaînes se rompirent ,
Et le juste sortit en bénissant les cieux.

ROLAND.**778.**

Tallefer, qui moult bien chantoit
Sur un cheval qui tost alloit,
Devant eux alloit chantant
De Karlemagne et de Rollant
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Rainschevaux.

WACE,



III

ROLAND.

OLIVIER.

**Vaillant préfet des Marches de Bretagne,
Ne vois-tu pas sûr les monts accroupis
Plus de guerriers qu'une vaste campagne
N'étaie aux cieus de verdoyans épis ?**

ROLAND.

Cher Olivier, je vois sur la montagne
Un grand amas de païens insoumis,
Prêts à broyer les vainqueurs de l'Espagne
Sous l'épaisseur de cent rocs ennemis.

OLIVIER.

Roland, Roland, souffle en ton cor d'ivoire,
Et que son bruit perçant la gorge noire
Jusques au roi par les vents soit porté.

ROLAND.

Crier à l'aide, ah ! c'est bon pour des femmes,
Cher Olivier, tirons plutôt nos lames :
Mieux vaut la mort que telle lâcheté.

LE CID.

1099.

Parcere subjectis et debellare superbos.

VIRGILII.

45

IV

LE CID.

**O Cid ! roi de l'honneur, toi qui dors à Burgos
A côté de Chimène, au caveau de tes pères,
Sors de ton blanc sépulcre, et viens, noble héros,
Remettre au droit chemin des hommes sanguinaires !**

Dis-leur tout indigné, les yeux en courroux : Frères,
Vous êtes des bouchers, des tueurs de taureaux ;
Ah ! ce n'est pas ainsi que, dans des temps plus beaux,
Chevaliers des vieux jours, nous combattions nos guerres.

Invincibles porteurs de glaives longs et lourds,
Dans le sang africain on nous voyait toujours
Prompts à laver du Christ les mortelles injures ;

Mais le More abattu qui nous tendait la main,
Jamais, au grand jamais ne la levait en vain ;
Car la pitié logeait sous nos sombres armures.

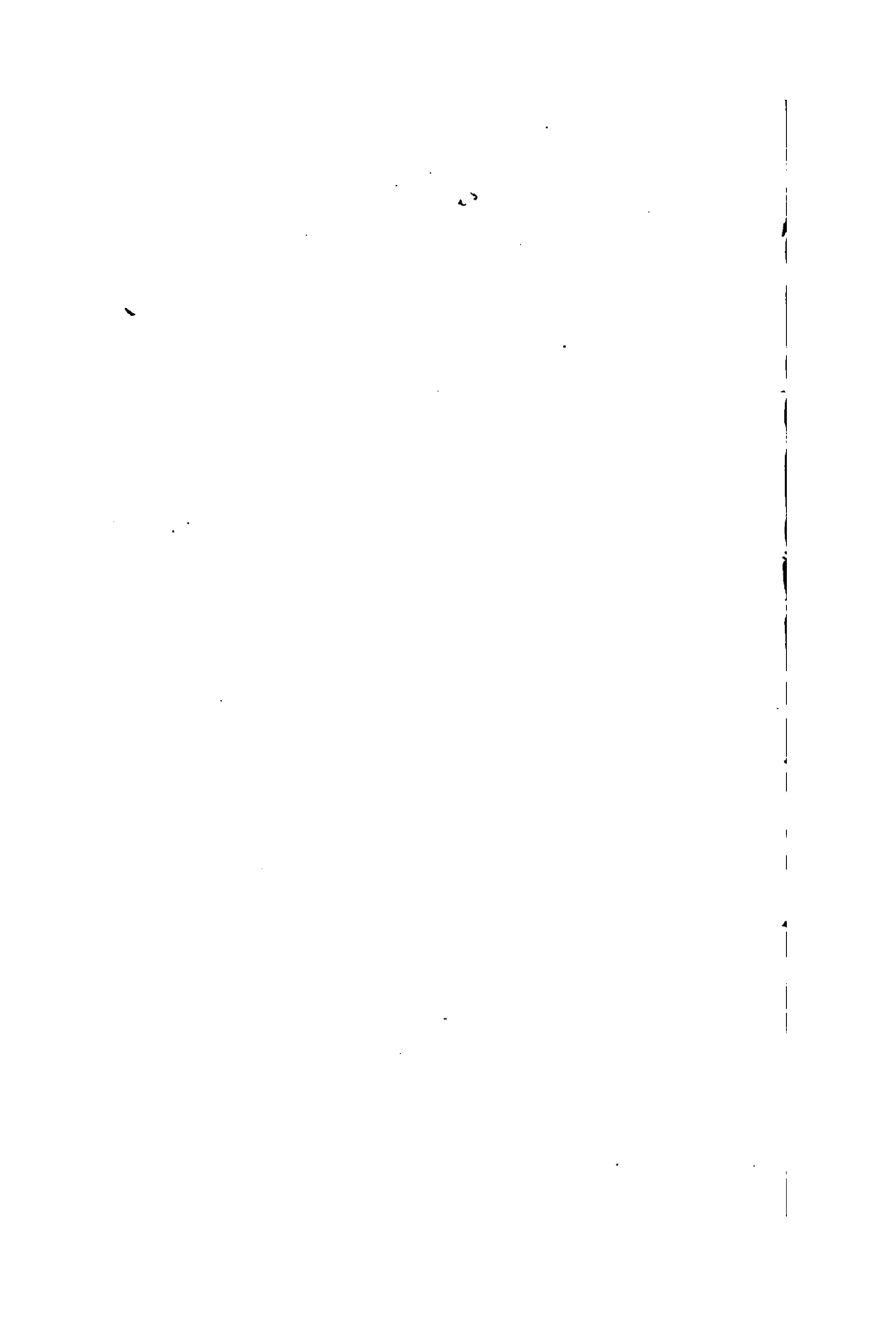
47

HÉLOÏSE.

1136.

Me lamem urit amor....

VIRGIL.



V

HÉLOÏSE.

**O murs du Paraclet ! ô sombre bâtiment !
Vous pesez vainement sur mes pâles journées ;
Mon âme échappe au froid des voûtes inclinées ,
Et vole avec ardeur auprès de mon amant.**

Pénitence du cloître , austère châtement ,
Que me font jour et nuit vos rigueurs acharnées ?
J'aime , j'aime toujours ! l'absence , les années
Ne peuvent de mon cœur glacer le sentiment.

Ah ! pourquoi Dieu m'a-t-il, dans une heure divine,
Comme ses chérubins inondé la poitrine
De la flamme qui brûle au céleste séjour ?

Je goûtais tous les biens dont s'enivre une femme,
Et soudain , pour complaire au maître de mon âme ,
J'ai tout sacrifié : mais , qu'ai-je fait , Amour !

LAURE DE NOVES.

1318.

**Laura di val chiusa
Lungo sospir della più dolce Musa.
MONTI.**

32

VI

LAURÉ DE NOVES.

Dans la sainte Avignon, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux noirs et longs cyprès groupés avec mystère,
Et quelques fûts de marbre allongés alentour ;

Voilà ce que le Temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre,
Ce qu'il a conservé de cette dame austère
Qu'un poète chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importe Saturne et ses puissans coups d'aile?
Pétrarque, avec les sons de sa lyre immortelle,
A mis la chaste Laure à l'abri du trépas ;

Et ses pieux sonnets sont un tombeau splendide
Où le Temps usera toujours sa faux rapide,
Et que son large pied ne renversera pas.

NICOLAS RIENZI.

1354.

Dormirà sempre, e non fia chi la stegli?

PÉTRARQUE.

A M. Eugène Buttura, peintre.

VII**NICOLAS RIENZI.**

**Il était nuit : Phébé montait au firmament ,
Et sur Rome au sommeil planant en souveraine
Relevait des blancheurs de sa clarté sercine
Les sublimes contours de chaque monument.**

Or, moi qui près du Tibre errais obscurément,
J'admirais les splendeurs dont la ville était pleine,
Et m'inclinai encor devant l'œuvre romaine,
Quand j'entendis soudain un long gémissement.

Hélas, hélas ! c'était l'ami du grand Pétrarque,
Le spectre de Rienzi qui, vainqueur de la Parque,
S'en venait sur les bords du fleuve épouventé,

Étaler à mes yeux sa blessure saignante,
Et qui, la face pâle et la voix sanglotante,
Criait : O terre esclave ! ô pays sans beauté !

ARNOLD DE WINKELRIED.

1386.

Dalce et decorum est pro patria mori.

HORACE.

A Madame Mélanie Dentu.

VIII

ARNOLD DE WINKELRIED.

Qui rompra cet amas de lances et de piques,
Cette forêt d'airain qui s'avance sur nous?
Dans cet épais carré d'armures germaniques,
Qui fera pénétrer la vigueur de nos coups?

Fils de la liberté, fils des monts helvétiques,
Serons-nous Autrichiens, esclaves, et les loups
Troubleront-ils la paix de nos chalets rustiques?
Ah ! qui se dévoua pour le salut de tous !

Moi, moi, dit Winkelried ; et le bon capitaine,
Comme un fort moissonneur quel'on voit dans la plaine
Presser les épis murs contre son sein vouté,

De lances en arrêt le plus qu'il peut embrasse,
Tombe, et, par le grand trou qu'il ouvre dans la masse,
Fait passer la victoire avec la liberté.

.. 3

JEANNE D'ARC.

1430.

Joan of d'Arc hath been
A virgin from her tender infancy
Chaste et immaculate in very thought
Whose maiden blood, thus rigorously effused,
Will cry for vengeance at the gates of heaven.

SHAKESPEARE.

11

IX

JEANNE D'ARC.

S'il est un nom vaillant qui soit cher à la France,
Et qui du temps jaloux doive être le vainqueur,
C'est le rustique nom de la femme de cœur
Qui foudroya l'Anglais des lueurs de sa lance.

Lorraine aux brunes mains, aux yeux pleins d'innocence,
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,
Toi qui n'eus qu'un bûcher pour prix de ton ardeur,
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense !

Que tous les cœurs chantans deviennent des autels
Où ta louange éclate en hymnes immortels :
Poètes, vengeons-la des bourreaux détestables !

Quand le bien tombe aux pieds du crime injurieux,
C'est aux enfants du beau, comme frères pieux,
A réparer du sort les coups épouvantables.

HENRI DE NEMOURS.

1476.

Ingentes animos augusto in pectora....

VIRGILII.

X

HENRI DE NEMOURS.

Pauvres petits enfans, victimes de l'orage !
On les avait jetés dans une sombre cage :
Et là, le roi cruel voulut qu'un vil bourreau
Vint leur briser les dents sous le fatal barreau.

Mais las ! toutes les fois que l'homme sans entrailles
Apparaissait armé de ses dures tenailles,
L'ainé, tendant la bouche avec des yeux ardents,
Disait : Laissez mon frère, et prenez-moi deux dents.

O courage, ô vertu qu'on a peine à comprendre
Dans un corps mince et frêle et dans un âge tendre !
Martyr de l'amitié, Nemours, sublime enfant !

Bientôt la mort te prit sur son sein étouffant :
Mais toujours, doux héros, ton nom vivra sur terre,
Et les anges aux cieux t'appelleront leur frère.

5'

CHRISTOPHE COLOMB.

1492.

Jesus cum Maria si nobis in via.

COLOMB.

Début de chacune de ses lettres.

92

5 5

XI

CHRISTOPHE COLOMB.

Rien n'est grand qu'avec Dieu : sa pensée est l'essence

Et le germe doré des sublimes exploits :

Il élargit la tête et donne la puissance

Aux plus faibles humains qui marchent à sa voix.

Heureux qui, le cœur pris d'une sainte démence,
S'embarque pour lui seul dans une tâche immense!

C'est Dieu qui t'inspira, magnanime Génois!
Quand tu conçus le plan de ton voyage austère;
C'est lui qui ranima ton courage aux abois
Dans l'ouragan sans fin de ta sombre misère;
Lui qui devant les rois d'un orgueil saint et beau
T'arma contre l'envie et son lâché troupeau.

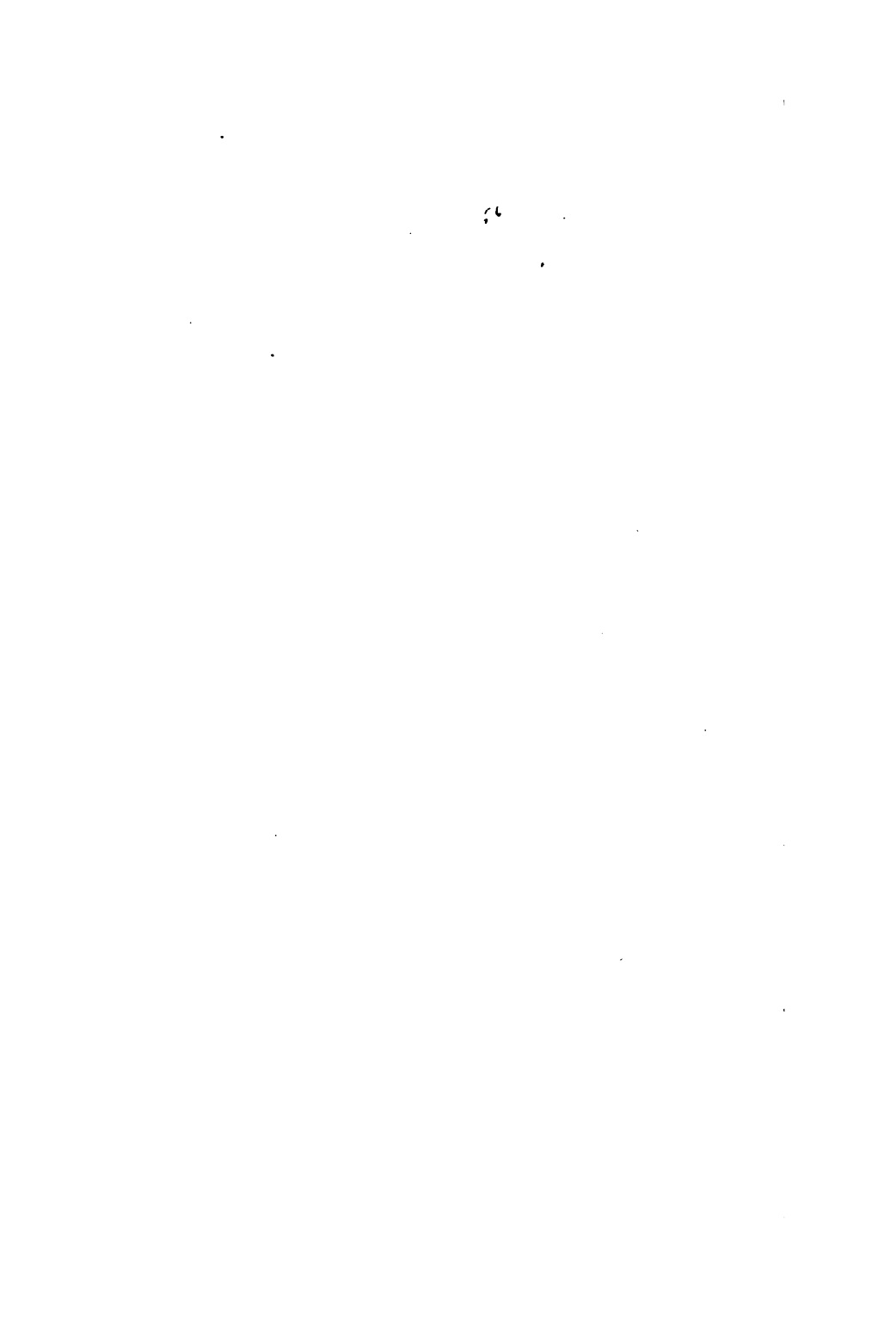
Vainement sur ton front l'Océan en colère
Accumula l'orage et les montagnes d'eau,
Dieu te porta sans peur à travers l'onde amère,
Et créa pour ta gloire un univers nouveau.

BARTHÉLEMY DE LAS CASAS.

1552.

**Troppo, ah! il troppo di strage oggi s'è visto,
Troppa in alcuni avidità dell' oro.**

TORQUATO TASSO.



XII

BARTHÉLEMY DE LAS CASAS.

Las Casas ! à ce nom l'humanité s'incline
Et salue avec joie un de ses défenseurs ;
Comme un sombre ouragan le meurtre et la ruine
Reportent aux enfers leurs souffles oppresseurs ;

Le Christ est triomphant, sa charité divine
Sur la jeune Amérique épanche ses douceurs ;
D'un feu moins dévorant le ciel pur s'illumine ;
Les races n'en font qu'une et s'aiment comme sœurs :

Et l'on voit dans le fond d'une obscure cabane
Une jeune sauvage, enfant de la savane,
Soignant avec amour un pauvre vieillard blanc,

Pour réparer les maux de la fièvre cruelle,
Lui verser, tendre femme, à flot doux et coulant,
Les trésors savoureux de sa brune mamelle.

JÉROME SAVONAROLE.

1498.

Aimez-vous les uns les autres, et vous serez libres.

SAVONAROLE.

60

XIII

JÉRÔME SAVONAROLE.

Moine à l'âme mystique, au cœur républicain,
Sombre amant de Florence, ô grand Savonarole !
Il fut triste le jour où ta sainte parole
Jeta ses derniers bruits comme un lugubre airain.

Hélas ! tu vis , dit-on , d'un regard surhumain
Quel serait le paiement de ton amitié folle ;
Tu vis le peuple ingrat flétrir ton auréole
Et la mort sur ton front prête à porter la main.

Alors , comme le maître au jardin des Olives ,
Contemplant le tableau de tes souffrances vives ,
Tes membres délicats saignant sous les liens ,

La torture féroce et le bûcher immense ,
Tu fis un grand soupir et pardonnas d'avance
A tes lâches bourreaux , qui tous étaient chrétiens.

ANDRÉ DORIA.

1528.

E fece per la Patria il gran rifiuto.

DANTE.

65

XIV

ANDRÉ DORIA.

**Gloire à toi , Doria , gloire , gloire éternelle !
Non pour avoir vaincu dans cent combats divers ,
Humilié l'Afrique et chassé l'infidèle
Des beaux champs azurés de l'empire des mers ;**

Non pour avoir sauvé la cité maternelle
Des mains de l'étranger qui la tenait aux fers,
Armé les saintes lois d'une vigueur nouvelle,
Et montré Gênes grande aux yeux de l'univers ;

Mais bien pour avoir fait ce qu'ici-bas nul homme,
Depuis les jours fameux de la Grèce et de Rome,
N'eut la force de faire, ô vieux Ligurien !

Pour avoir refusé le royal diadème,
Et placé dans ton cœur le nom de citoyen
Au-dessus des appas de la grandeur suprême.

LUCREZIA DI MAZZANTI.**1529.**

**Me d'alquanto dirò, che'n sulla cima
Son di vera onestate infra le quali
Lucrezia....**

PÈTRARQUE.

63

XV**LUCREZIA DI MAZZANTI.**

Dans le temps malheureux où l'aigle impériale,
De la pauvre Florence implacable bourreau,
Allait du dernier coup de son aile fatale
Mettre la liberté pour toujours au tombeau,

On vit non loin des murs du bourg de San-Giusto,
D'un soldat ennemi fuyant l'ardeur brutale,
Une femme de cœur s'élançer dans l'Arno,
Plutôt que de souffrir la caresse infernale.

Et cette plébéienne à l'acte tout romain,
Comme celle qui fit tomber le fier Tarquin,
Lucrèce se nommait : étrange destinée !

Hélas ! non moins sublime et plus infortunée,
La Lucrece du peuple aux pudiques vertus
Mourut comme l'ancienne, et n'eut point de Brutus.

11

LE COMTE D'EGMONT.

1568.

Schützt eure Güter ! und euer liebtes zu erretten, fallt.
freudig, wisst euch ein Beispiel gebe.

GOETHE.

72

A Monsieur F. Dobignie.

XVI

LE COMTE D'EGMONT.

Liberté, liberté, déesse aux larges ailes !
Lorsque planant dans l'air au-dessus des cités
Tes regards tout à coup vers la terre emportés
Descendent sur les murs de la riche Bruxelles ;

Quel est dans cet amas de toits noirs et heurtés
L'aspect qui sait le mieux enflammer tes prunelles,
Et qui fait palpiter d'ivresses immortelles
Ton cœur toujours ouvert aux nobles voluptés?

Est-ce ce beau palais aux tourelles gothiques .
A la flèche hardie , aux créneaux fantastiques ,
Que du vieux Jean Ruysbroeck éleva l'art profond ?

Est-ce la cathédrale et sa superbe masse ?
Non ; l'objet est moins haut, Eufant, c'est dans la place
Le pavé sur lequel coula le sang d'Egmont.

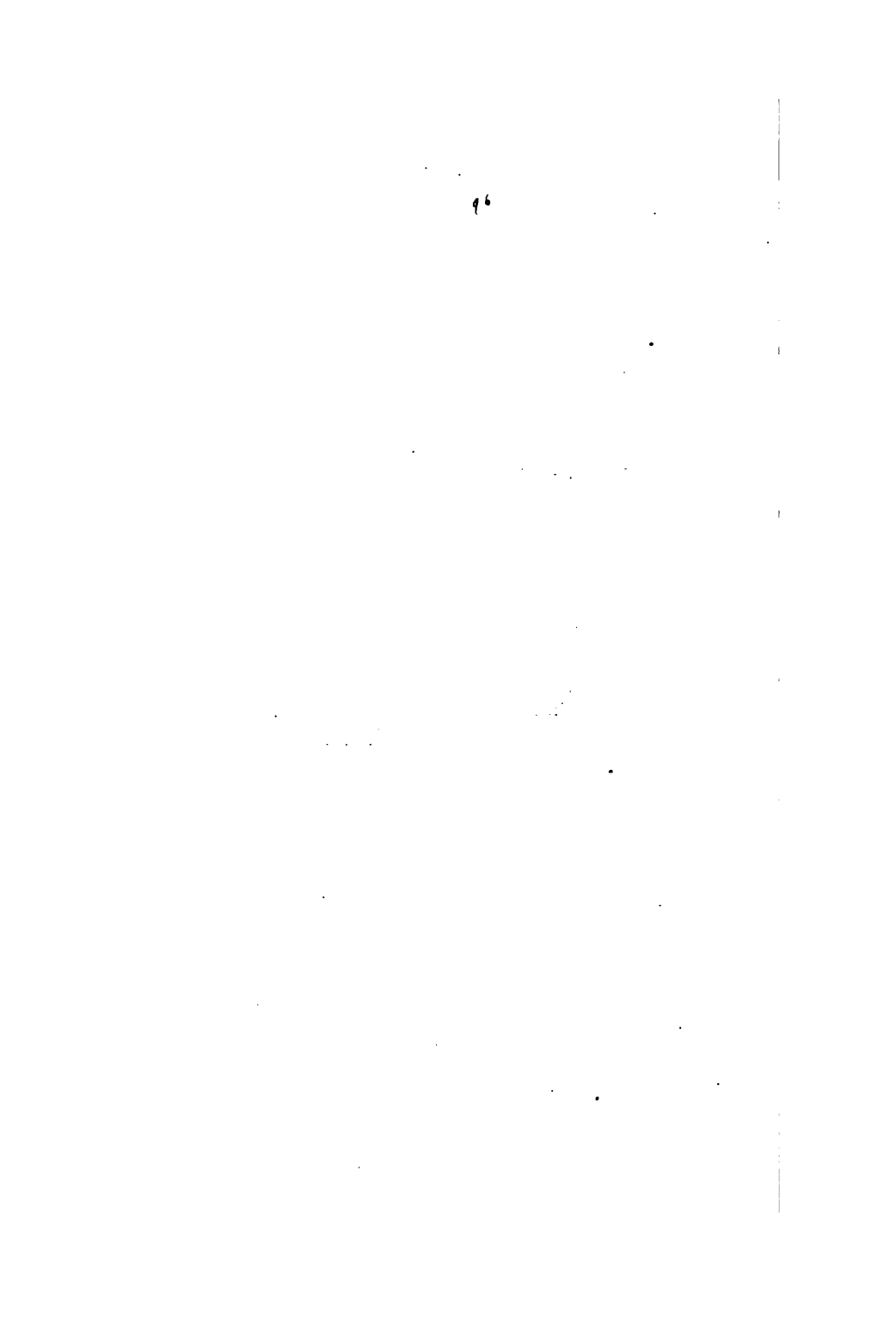
12

FRANÇOIS DE THOU.

1612.

**O legum subtile nefas quibus inter amicos
Nolle fidem frustra prodere, proditio est.**

MONS. DE ZULICHEN.



XVII

FRANÇOIS DE THOU.

J'ai vu la jeune nymphe au front pur et serein ,
L'Amitié folâtrer, comme en un jour de fête ,
Avec les blanches fleurs qui couronnaient sa tête
Et qui faisaient guirlande autour de son beau sein ;

Et chaque douce fleur qui passait sous sa main ,
Tendrement rappelait à son âme discrète
Les rapides momens de volupté secrète
Que son miel fait goûter au pauvre genre humain.

Mais las ! il en vint une , une de sang tachée ,
Et d'un si sombre éclat , que la vierge penchée
Ne put la voir sans trouble , et son œil aussitôt

Se remplissant de pleurs Laigna la fleur charmante,
La fleur jadis cueillie au pied de l'échafaud ,
Où du noble de Thou s'exhala l'âme aimante.

LORD FALKLAND.

1613.

Toi, verlu, pleure si je meurs.

ANDRÉ CHÉNIER.

80

XVIII

LORD FALKLAND.

Le meurtre avait dicté ses arrêts souverains :
Le sang noir à longs flots trempait la terre humide ,
Et près de leurs coursiers , étendus sur les reins ,
Les morts montraient au ciel leur visage livide.

Les uns étaient tombés sous la balle rapide,
Chantant l'hymne sacré des sombres puritains ;
Les autres, soutenant l'étendard intrépide
Que Charles disputait à des sujets hautains :

Tous étaient morts croyant à leur cause chérie.
Un seul plus malheureux, dans cette boucherie
N'avait eu que l'honneur pour bannière et pour foi ;

C'était Falkland : vertu, porte au ciel sa grande âme !
En vain la liberté l'inondait de sa flamme,
Silencieusement il mourait pour le Roi.

LETTER 1012

20

1952

XIX**MATHIEU MOLÉ.**

Il eut un cœur d'airain celui qui le premier
Contempla d'un œil sec la vague bondissante,
Et le ciel ténébreux, et la foudre luisante,
Et les monstres nageans, et l'écueil meurtrier,

Et qui, faisant d'un chêne un navire grossier,
Seul, en butte aux assauts de l'onde frémissante,
Sous les coups redoublés d'une rame puissante
Courba les larges reins de l'Océan altier.

Mais certe il eut le cœur encore plus robuste,
L'homme qui, toujours prêt à mourir pour le juste,
Comme toi, vieux Molé, l'honneur des magistrats,

Entendit sans frayeur l'océan populaire
Mugir, et qui, bravant l'émeute sanguinaire,
Contint ses vastes flots sans reculer d'un pas.

MATHIEU DESUBAS.

1716.

D'un courage héroïque
A l'échelle il monta,
Vers la troupe angélique
Son âme s'envola.

Complainte populaire sur la mort de DESUBAS.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

XX

MATHIEU DESUBAS.

Que pour se garantir de l'horrible couteau ,
Et préserver ses biens d'une implacable guerre ,
L'homme ait armé la loi d'un glaive sans fourreau ,
Vu son épais limon , cela ne surprend guère ;

XVIII**LORD FALKLAND.**

**Le meurtre avait dicté ses arrêts souverains :
Le sang noir à longs flots trempait la terre humide ,
Et près de leurs coursiers , étendus sur les reins ,
Les morts montraient au ciel leur visage livide.**

XXI

LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

Un brave homme est pour moi chose belle et touchante;
Qu'il vive sous le marbre ou sous un toit de bois,
Qu'il sorte du bas peuple ou descende des rois,
Quand je vois un brave homme, aussitôt je le chante.

Et tu le fus, Brunswick ! quand sur ta nef penchante,
Voulant ravir aux flots de pâles villageois,
Tu rencontras , hélas ! la mort sombre et méchante
Sur le lit écumeux des vagues en émois.

Ah ! ce jour fut empreint d'un beauté divine ;
Cœur de peuple battit en royale poitrine :
Un grand se dévoua comme un pauvre apprenti.

Brave prince ! l'Oder, d'une onde impure et noire,
Couvrit ton noble corps ; mais le flot de l'oubli
Ne passera jamais sur ta sainte mémoire.

LE JEUNE BARRA.

1792.

Vivite fortes.

Sénèque.

A Monsieur David, statuaire.

XXII

LE JEUNE BARRA.

C'était le triste temps où la guerre inhumaine
Ensanglantait le sol de la Vendée en feux ,
Un enfant de treize ans , déjà soldat des bleus ,
Tombe aux mains d'une bande errante dans la plaine.

Soudain sur son front pâle et son sein hors d'haleine,
Vingt mousquets font briller leurs poignards anguleux.

« Brigand : Vive le Roi ! sinon nos bras nerveux
Épuisent aussitôt tout le sang de ta veine. »

Mais l'intrépide enfant , menacé du trépas ,
Semblait ne pas entendre et ne répondait pas ;
Il restait immobile ainsi qu'un marbre antique.

L'ange du peuple alors passait devant ses yeux ;
Il le vit , et criant : Vive la République !
Il tomba sous les coups des Chouans furieux.

LAFAYETTE.

1793.

Integer vitæ scelerisque purus.

HORACE.

160

XXIII

LAFAYETTE.

De même que la nuit, l'astre au front argenté
A travers la grande ombre et le feu des orages
Flotte toujours limpide, et sans que les nuages
De leurs noires vapeurs altèrent sa clarté ;

De même, ô Lafayette! honneur de la cité,
Ton âme blanche, au sein du plus sombre des âges,
Traversa le pouvoir, le sang et les outrages,
Sans qu'une tache vint souiller sa pureté.

Ah! d'autres chanteront l'enfant de la victoire;
D'autres du César corse exalteront la gloire;
Moi je célébrerai l'ami de Washington,

Et je dirai : lui seul, dans ses grâces antiques,
A nos regards ingrats fit reluire un rayon
Du soleil immortel des jeunes Amériques.

103

MADAME ROLAND.

1793.

Nil desperandum....

HORACE.

104 •

XXIV

MADAME ROLAND.

Qu'il est beau d'être ferme en sa foi dans le bien ,
De ne jamais au doute abandonner son âme ,
Et, malgré le ciel noir et l'orageuse flamme ,
De croire à la splendeur du monde aérien !

Ainsi, lorsque naguère une séquelle infâme,
Tuant la liberté dans chaque citoyen,
Envoyait au bourreau son terrible soutien,
L'âme de la Gironde, une éloquente femme,

Elle pleine de calme et de sérénité,
Du haut du sombre char vers la mort emporté,
Voyait un peuple vil applaudir à ces crimes;

Et son grand cœur, devant tant de brutalité,
Ne désespérait point, et ses lèvres sublimes
Te bénissaient toujours, ô sainte liberté!

KOSCIUSKO.

1791.

Ἀμυνόμενον περὶ πατρὸς.
ΗΘΕΛΕ.

XXV

KOSCIUSKO.

**Quand les bras épuisés en efforts superflus,
Tout inondé de sang, et vaincu par le nombre,
O noble Kosciusko ! d'une voix triste et sombre
Tu crias en tombant : La Pologne n'est plus !**

Alors tu crus mourir. Mais du sein des élus
Dieu veillait sur tes jours dans ce fatal encombre,
Et la mort, regagnant les royaumes de l'ombre,
Respecta ton grand cœur plein d'antiques vertus.

Ainsi de la patrie, ô guerrier magnanime !
Ainsi de ta Pologne, innocente victime,
Toujours comme Jésus traînée au Golgotha :

Son front échevelé qui git dans la poussière
A beau nous sembler morne et froid comme la pierre,
Dieu lui garde la vie et le relèvera.

HUBERT GOFFIN.

1812.

Der brave Mann denkt an sich selbst zuletzt.

SCHILLER.

XXVI

HUBERT GOFFIN.

Terre aux flancs caverneux , resserre tes parois ,
Entre le ciel et l'homme accumule l'encombre ,
Et vous qui bouillonnez dans les gouffres étroits ,
O vagues ! redoublez votre murmure sombre !

Jets d'eaux, éboulemens, vapeurs, fléaux sans nombre,
Vous pouvez pénétrer d'un effroi souverain
Les malheureux mineurs ensevelis dans l'ombre,
Et qui depuis cinq jours luttent contre la faim,

Jamais vous n'abattrez le cœur du vieux Goffin !
Jamais il ne perdra sa croyance sublime
En la puissance humaine et le secours divin :

Et quand l'air et le jour descendront dans l'abîme,
Quand les sauveurs viendront, l'intrépide ouvrier
Du ventre de la mort sortira le dernier.

THÉODORE KERNER.

1813.

Agora toma a espada, agora a penna.

CAMOENS.

XXVII

THÉODORE KOERNER.

« Poètes , marions la lyre avec l'épée,
« Quand l'étranger vainqueur foule le sol natal,
« Et quand la liberté , mortellement frappée,
« Expire sous les pas d'un conquérant brutal !

« La muse ne peut plus avoir l'âme occupée
« Des rêves purs de l'art : Ah ! dans ce jour fatal
« La muse c'est Pallas de fer enveloppée,
« Poussant aux durs combats sur un chant martial ! »

Eh bien ! va donc, rimeur ! les lourds canons mugissent,
D'une lueur de sang les vastes cieux rougissent,
De vallons en vallons roulent les cris de mort ;

La justice est pour toi, ta terre est usurpée :
Frappe, divin chanteur, et quel que soit ton sort,
Sois deux fois immortel par la lyre et l'épée.

172

MADAME DE LAVALLETTE.

1815.

Hail wedded love, mysterious law, true source
Of human offspring...

MILTON.

20

XXVIII

MADAME DE LAVALLETTE.

**Dieu fait bien ce qu'il fait : à l'esprit infernal
S'il livre quelquefois la terre douloureuse ,
Il est réparateur , et sa main généreuse
Comme une fleur soudain met le bien près du mal.**

Ainsi, quand les flatteurs de l'homme impérial,
Lâchement reniaient sa gloire malheureuse,
On vit en ce moment de trahison honteuse
Briller un beau rayon du flambeau conjugal.

Et tu parus alors, Éponine nouvelle,
O tendre Lavallette, à la ruse immortelle !
Tu vins à l'échafaud dérober noblement

Les jours de ton époux, et ce saint dévouement
Rasséréna le monde, et consola les âmes
Qui pliaient sous le poids des lâchetés infâmes.

123

SANTA-ROSA.

1825.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRGILII.

124

XXIX

SANTA-ROSA.

Un temps fut où l'amour des choses immortelles
Poussait tous les grands cœurs aux murs du Parthénon;
Et pour Athène esclave, on voyait un Byron,
Aigle à demi mourant battre encore des ailes.

Alors, triste exilé des rives paternelles ,
Noble Santa-Rosa , patriote au doux nom ,
Tu courais vers la Grèce , en invoquant Platon ,
Présenter ta poitrine au plomb des infidèles .

O Grèce renaissante , ô débris glorieux !
O mers où l'héroïsme , enfant aimé des cieux ,
Jaillissait du flot pur comme Vénus la blonde !

O jours de dévouement , si loin des jours présents ,
Êtes-vous tous tombés dans le gouffre des ans ?
Oh ! n'est-il plus de fers à briser dans le monde ?

LES MORTS DE JUILLET.

1830.

Mourir pour le pays es' un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.

CORNILLE.

XXX.**LES MORTS DE JUILLET.**

Recevez, recevez l'hommage de ma voix ,
Morts sacrés des trois jours, victimes du parjure ,
Enfans du grand Paris qui pour venger l'injure
Avez rougi de sang le bouclier des lois !

Hélas! vos braves cœurs en venant sans effrois
Des boulets affronter le terrible murmure
N'étaient peut-être pas tous exempts de souillure,
Plus d'un de la misère ayant porté le poids,

Peut-être mais le ciel a des mesures hautes,
Un jour de dévouement rachète bien des fautes,
La Mort a bien lavé des taches ici-bas.

Combattants des trois jours! quand vous rendîtes l'ame
Sur vous le sacrifice avait passé sa flamme,
Et tous également Dieu vous prit dans ses bras.

CHRIST.

Sublime opprobrium Crucis.

152

XXI

CHRIST.

O toi ! que dans un jour de sombre aveuglement,
Au milieu de bandits voués à la torture,
Un bourreau juif cloua sur une planche dure,
Et dressa dans les airs si misérablement,

O Jésus ! quel que soit le hardi jugement
Que l'humaine raison porte sur ta nature,
Je finirai par toi : je veux que ta figure
De mes nobles héros soit le couronnement :

Car tous les dévoûmens dans le tien se confondent ,
A tes divins soupirs tous les soupirs répondent ,
Et les ruisseaux de sang qu'à longs jets écumeux

L'amour du bien versa sur la terrestre plaine,
Ont tous leur océan au pied du mont fameux
Où pour l'humanité s'ouvrit ta large veine.

NOTES.

GENEVIÈVE DE NANTERRE.

Cette sainte femme naquit en 433 dans les Gaules , au bourg de Nanterre , près Lutèce , ville municipale très-opulente , et aimée des empereurs romains. Elle était fille de Severus et de Géronce , cultivateurs , et reçut au baptême le nom de Geneviève , nom d'origine barbare suivant quelques auteurs. Saint Germain d'Auxerre , légat du pape , se rendant avec saint Loup dans la Grande-Bretagne , et passant par le village de Nanterre , distingua la jeune fille au milieu du peuple qui venait à sa rencontre ; il lui donna sa bénédiction , et la fortifia dans le désir de se consacrer au

Seigneur. Après la mort de ses père et mère, Geneviève se retira de la vie des champs, et vint habiter un des faubourgs de la ville de Lutèce, où s'élevait l'église de Saint-Étienne-des-Grecs. Là, elle vécut longtemps obscure, édifiant seulement la population chrétienne par sa piété et son intelligence. Mais au moment où Attila s'avança du côté de Lutèce, elle se fit connaître. Alors elle apparut pour rassurer les Parisiens épouvantés et prêts à abandonner la ville avec leurs trésors. On croit qu'elle eut connaissance de l'arrivée des Romains pour combattre les barbares. Le fait est qu'elle exhorta les femmes à prier, et les hommes riches à ne point s'éloigner, leur promettant le salut de la ville. Les citoyens, qui ne croyaient pas à ses prophéties, s'élevèrent contre elle, et voulurent la lapider ou la noyer. Heureusement l'archidiacre d'Auxerre vint à propos pour les détourner de cette mauvaise action, en leur disant que Geneviève était une sainte fille, aimée du

grand évêque d'Auxerre, et protégée par lui. L'événement donna raison à la vierge. Attila, sachant quelle était la marche d'Aëtius et de Théodoric et prévoyant qu'ils arriveraient avant lui devant Lutèce, se détourna, et les Huns laissèrent de côté les terres des Parisiens. Plus tard Lutèce étant assiégée par Mérovégh, chef des Francs, et se trouvant en proie aux horreurs de la famine, Geneviève se dévoua courageusement au soulagement de ses concitoyens, et parvint à faire passer dans la ville un convoi de bateaux chargés de grains venu de la ville de Troyes en Champagne. Elle fonda aussi un couvent de filles à ses frais, dit la Chronique, dans Paris, près du lieu où s'éleva plus tard Saint-Jean-en-Grève. Après un grand nombre d'actes de bienfaisance, cette femme illustre mourut en odeur de sainteté en 514. Elle fut ensevelie dans la grotte souterraine de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul au mont Locutitien. En reconnaissance de son attachement à leur

ville, les Parisiens l'ont prise pour patronne.
C'était s'abriter sous les ailes de la charité et
du dévouement.

(Extrait de BOLLANDUS et de CH. LEFEUVE.)

MODESTUS.

M. Augustin Thierry raconte ainsi dans ses *Récits mérovingiens* l'histoire du pauvre Modestus , puni cruellement pour avoir pris la défense de Grégoire de Tours, accusé à tort d'avoir calomnié la reine Frédégonde.

« Le sous-diacre Rikulf, qui ne se lassait pas de faire de nouvelles dépositions et de multiplier les mensonges contre Grégoire et contre ses amis , était souvent conduit de sa prison au palais du roi Hilpérik , où ses interrogatoires avaient lieu avec tout le secret observé dans les affaires les plus importantes. Durant le trajet et au retour, une foule d'artisans , quittant leurs ateliers , s'assemblaient sur son passage , et le poursuivaient de leurs murmures à peine contenus par l'aspect fa-

rouche des vassaux francs qui l'escortaient.

« Une fois qu'il revenait la tête haute, d'un air de satisfaction et de triomphe, un ouvrier en bois, appelé Modestus, lui dit : « Misérable ! qui complotes avec tant d'acharnement contre ton évêque, ne ferais-tu pas mieux de lui demander pardon et de tâcher d'obtenir ta grâce ? » A ces mots Rikulf, désignant de la main l'homme qui les lui adressait, cria en langue tudesque à ses gardes : « En-voilà un qui me conseille le silence, pour que je n'aide pas à découvrir la vérité. Voilà un ennemi de la reine qui veut empêcher qu'on informe contre ceux qui l'ont accusée. » L'artisan romain fut saisi dans la foule, et emmené par les soldats, qui allèrent aussitôt rendre compte à la reine Frédégonde de la scène qui venait d'avoir lieu. La reine ordonna que le malheureux ouvrier fût soumis à la peine du fouet, puis on lui infligea d'autres tortures, et enfin on le mit en prison avec les fers aux pieds et aux mains. Modestus était un de ces

hommes, peu rares alors, qui joignaient à une foi sans bornes une imagination extatique ; persuadé qu'il souffrait pour la cause de la justice, il ne douta pas un instant que la toute-puissance divine n'intervînt pour le délivrer. Vers minuit, deux soldats qui le gardaient s'endormirent, et aussitôt il pria Dieu de le visiter dans son malheur par la présence auprès de lui des saints évêques Martin et Médard. Sa prière fut suivie d'un de ces faits étranges, mais attestés, où la croyance du vieux temps voyait des miracles, et que la science de nos jours a essayé de ressaisir en les attribuant au phénomène de l'extase. Peut-être la conviction d'avoir été exaucé procura-t-elle au prisonnier un surcroît de force et d'adresse, et comme un nouveau seps plus subtil et plus puissant que les autres ; peut-être n'y eut-il dans sa délivrance qu'une suite de hasards heureux ; mais, au dire d'un témoin, il réussit à rompre ses fers, à ouvrir la porte, et à s'évader. L'évêque Grégoire, qui veillait

cette nuit-là dans la basilique de Saint-Médard, le vit entrer, à sa grande surprise, et lui demander en pleurant sa bénédiction.»

Il est beau de voir la protestation contre le crime partir des lèvres les plus humbles. Le trait de Modestus remet en mémoire l'admirable scène de la tragédie du roi Léar, dans laquelle un serviteur du duc de Cornouailles, voyant celui-ci écraser avec rage l'œil du comte de Gloucester, tire l'épée, et dit à son maître de s'arrêter, la barbarie poussée à ce point rompant les liens du devoir. Mais le pauvre domestique paie cher ce mouvement d'indignation. Il meurt bientôt sous les coups de Régane, qui le perce par derrière d'un coup d'épée. Shakspeare, en inventant ce trait, a tempéré l'horreur de l'action atroce du duc de Cornouailles, et montré qu'il avait dans l'âme un sentiment sublime de l'humanité. Peut-être n'a-t-il fait que rapporter un acte véritable consigné dans la vieille chronique d'où il a tiré sa pièce.

HÉLOÏSE.

Héloïse est un enfant de Paris né dans la Cité en 1101. Les agrémens de sa figure , ses talens et ses malheurs , l'ont rendue populaire. Elle aima maître Pierre Abélard , le grand rationaliste du douzième siècle , d'un amour que quarante années de cloître ne purent éteindre. Abélard , en lutte avec l'autorité spirituelle , et attirant sur sa personne les regards du monde savant , voulut s'éloigner d'Héloïse , et désira que le mariage qu'il avait contracté secrètement avec elle ne fût jamais connu. Héloïse sur-le-champ renonça à la qualité d'épouse légitime , au bonheur de la maternité , et se précipita , pleine d'amour

et de jeunesse, dans les solitudes d'un monastère. Elle mourut abbesse du Paraclet en 1164. Elle voulut être ensevelie dans le tombeau d'Abélard. C'est ce dévouement tant pleuré, tant regretté, que j'ai osé peindre en quelques vers, après les magnifiques plaintes de l'amante.

LAURE DE NOVES.

Dans les dernières années de la restauration, passant à Avignon, j'eus la curiosité de voir les lieux où était le tombeau de la célèbre Laure. Je cherchai donc à travers un grand nombre de rues étroites et tortueuses l'église des Cordeliers. Je la trouvai, mais en ruine. Le temps et les orages de la révolution avaient abattu cet édifice ; il ne restait qu'une vieille tour à demi tombée, et dans le jardin du cloître des débris de marbre et deux ou trois cyprès. Personne ne put me montrer la place de la chapelle Sainte-Anne, où l'histoire dit que les restes de la belle Avignonnaise furent déposés. Je me retirai avec un sentiment de tristesse qui

venait de mon désappointement. Plus tard, en 1838, traversant de nouveau l'ancienne ville des papes, je voulus savoir dans quel état se trouvaient les choses. Les ruines de l'église avaient été achetées, disait-on, pour être enlevées, et le jardin du cloître, acheté pareillement, allait être divisé en plusieurs jardins. Déjà l'on établissait des treillages pour former clôture. Seulement un petit carré de terre était réservé à l'érection d'un monument commémoratif de la sépulture de Laure. C'était l'œuvre d'un voyageur, d'un passant, que le sentiment poétique avait amené, comme François I^{er}, comme bien d'autres, à la recherche du tombeau de l'inspiratrice de tant de beaux vers, et qui, n'ayant trouvé qu'un terrain vide et nu, avait voulu disputer au temps, par un signe durable et certain, le souvenir de cette chaste femme. En conséquence, il avait fait, à ses frais, poser, vers le milieu du cloître, une colonne funéraire en pierre avec cette inscription : *In memoria*

Lauræ ponebat , anno 1833 , hoc monumentum , M. Kersall , Anglicus. Puis il était parti. Je ne sais si le monument existe encore, et si l'œuvre du voyageur étranger a été respectée après son éloignement. En tous cas, son action me parut noble et délicate, et je me plais à la rappeler ici. Le respect du passé, l'hommage rendu à la beauté et au génie, sont presque toujours la marque d'un esprit élevé et d'un cœur généreux.

ROLAND ET LE CID.

Il y aura toujours dans l'esprit des peuples une tendance à modifier les événemens de l'histoire, et à les élever au-dessus de ce qu'ils furent, en vertu du principe qui porte tout fait à se faire droit, toute réalité à revêtir les formes de l'idéal. De là cette contradiction que l'on remarque entre la chronique et la tradition populaire, au sujet de tant d'hommes célèbres, et surtout à l'égard des deux héros de la chevalerie espagnole et française, Roland et le Cid. Ainsi, ce fameux paladin qui a rempli l'Italie, l'Allemagne et la France de son nom, ce guerrier dont le trouvère Taillefer chantait la chanson pour animer les Normands

à la bataille de Hastings, ce Roland qui fut le sujet de tant de poèmes et de romans, et qui devint le type de la bravoure, n'est presque point mentionné par l'histoire. Éginhard seul de tous les chroniqueurs contemporains en parle à peine. Il dit : Au combat de Roncevaux ; Roland, préfet des marches de Bretagne, périt avec beaucoup d'autres. Il en est à peu près de même à l'égard du Cid, mais dans un autre sens. Le romancero, naïve expression des sentimens du peuple, forme de la vie privée et des combats de ce chevalier un ensemble idéal tellement beau, qu'il ne semble pas devoir exister au monde un caractère plus noble et plus loyal. C'est le dieu de l'honneur. D'un autre côté, la chronique contemporaine, et il est vrai de dire que c'est la chronique arabe, lui attribue des faits qui ne sont pas autant à son avantage. Nous n'avons pas voulu détruire la tradition par la chronique, et la chronique par la tradition ; nous avons admis l'une et l'autre. Mais pensant qu'il était impossible

que l'imagination du peuple eût entassé sur ces deux hommes tant d'actes de loyauté et de courage sans un fondement réel, et d'ailleurs entraînés par son caractère poétique, nous avons suivi la tradition populaire, et nous avons célébré le Cid du romancero, et le Roland de la chanson de Roncevaux.

NICOLAS RIENZI.

Sur les bords du Tibre , près du temple de la Fortune virile , dédié à la Madone au IX^e siècle , existe encore la maison qui fut habitée , dit-on , par Cola de Rienzi . C'est une espèce de petit fort qui offre au dedans un placage d'inscriptions et de fragmens antiques . On distingue dans le nombre ce vers , qui est attribué à Pétrarque :

Adsum romanis grandis honor populis.

Nicolas de Rienzo ou Rienzi naquit à Rome dans une humble condition . Son père et sa mère étaient deux ouvriers du peuple . Néanmoins il fut destiné aux lettres , et il y fit de rapides progrès . Aucun homme de son temps

n'eut une plus haute vénération pour l'antiquité, et une plus noble émulation pour faire revivre ses vertus. S'étant élevé par son éloquence et son audace au gouvernement de Rome, il déploya des talens remarquables. Avant qu'il n'eût en main l'autorité, Rome, veuve de ses pontifes, était désolée par le brigandage et la guerre que se faisaient entre elles les familles nobles. Rienzi constitua un parlement, et purgea bientôt la ville des voleurs, des meurtriers et des gens décriés de toutes les sortes qui l'infestaient. Son nom devint la terreur de l'Italie. Presque toutes les villes le remercièrent de son zèle pour le bien public et la grandeur de Rome, et Pétrarque écrivit en sa faveur des lettres dans lesquelles il le comparait à Brutus. Malheureusement il ne soutint pas toujours son rôle aussi bien, et dans sa lutte avec les barons romains il montra peu de capacité militaire. Son faste et sa vanité indisposèrent contre lui les citoyens, et il fut obligé de quitter les

fonctions de sénateur et la ville elle-même. Après avoir mené longtemps une vie aventureuse et pleine de misère, il revint à Rome sous la protection d'Innocent VI, qui voulait se servir de son influence pour reconquérir son autorité. Le peuple l'accueillit avec transport. Il reprit les fonctions de sénateur ; mais sa position était devenue plus difficile, obligé qu'il était de concilier les volontés du peuple avec celle du pape. Deux condamnations capitales qui lui furent reprochées comme des actes injustes, et une nouvelle imposition qu'il établit pour soutenir la guerre qu'il avait commencé de faire à Étienne Colonna, excitèrent une seconde fois le peuple contre lui. Le 8 octobre 1354 il fut assiégé dans le Capitole par la multitude. Il voulut d'abord haranguer le peuple ; mais, blessé au bras d'un coup de pierre, il fut obligé de fuir. Reconnu bientôt et arrêté, on le conduisit au bas de l'escalier du Capitole. Là, un artisan, nommé Cecco del Vecchio, qui était près de lui, redoutant

l'effet de son éloquence , lui enfonça son estoc dans le ventre. Ainsi mourut un homme qui deux fois releva la gloire du nom romain , et qui deux fois fut sacrifié par le peuple, auquel il avait consacré son existence.

(Extrait de l'*Histoire des Républiques Italiennes*,
par M. DE SISMONDI.)

Quelque belles qu'aient été les tentatives de Rienzi en faveur de la liberté publique , il y eut dans sa vie trop de faiblesse et de vanité pour que l'on puisse faire de lui un héros véritable. Cet homme célèbre a été pour moi plutôt la personnification de mes sentiments de liberté qu'un sujet d'admiration.

WINKELRIED.

Voici comment l'historien de la Suisse, Jean de Muller, raconte la bataille de Sempach, livrée aux confédérés Suisses par Léopold, duc d'Autriche, le 9 juillet 1386 :

..... On était au temps de la moisson : les soldats du duc coupaient les blés ; les seigneurs caracolaient au pied des murailles de Sempach pour insulter les bourgeois, bien résolus de battre seuls et sans le secours de l'infanterie les paysans suisses qui venaient au secours des assiégés. Le duc, voyant l'ennemi sur la hauteur, oublia, supposé qu'il le sût, qu'une charge de cavalerie se fait avec

plus d'avantage à la montée qu'à la descente. Il crut mieux faire d'éloigner les chevaux, quoique la pesanteur des armures rendit la noblesse inhabile aux mouvemens de l'infanterie. Le duc ordonna ensuite à la noblesse de serrer les rangs. A cette troupe puissante il donna, par le moyen des lances qui pouvaient s'avancer depuis le quatrième rang, un front impénétrable et meurtrier. Le roi Albert, son grand-père, avait essayé avec succès une tactique assez semblable contre la cavalerie bavaroise dans sa bataille du Hasenbühel.

Le baron Jean Ulrick de Hasembourg, guerrier à cheveux blancs, voyant la position et l'ordonnance des confédérés, avertit la présomptueuse noblesse « que l'orgueil n'était bon à rien ; qu'on ferait bien d'inviter le sire Jean de Bonstetten à monter promptement vers eux. On couvrit de mépris sa vieille prudence. Quelques-uns représentant au duc lui-même que les champs de bataille sont la

patrie des incidens imprévus ; qu'il appartenait au prince de veiller pour tous et à eux de combattre pour les intérêts communs ; que la perte du chef serait bien plus nuisible à l'armée que celle de quelques membres , il répondit d'abord en souriant , et à la fin avec impatience : « Léopold doit-il donc regarder de loin ses chevaliers mourir pour lui ? ici , dans mon pays , pour mon peuple , avec vous , je veux vaincre ou mourir .

Les confédérés se tenaient sur la hauteur , couverts par la forêt ; il leur parut difficile , tant que les chevaliers demeurèrent à cheval , de soutenir dans la plaine le choc de cette multitude , et plus sûr d'attendre l'attaque dans leur position qui semblait avantageuse . La victoire , espéraient-ils , encourageant le peuple , deviendrait décisive pour l'issue de la guerre ; ils considéraient leur mort pour eux comme le chemin d'une gloire immortelle , et pour les leurs comme un aiguillon de vengeance : la noblesse ayant mis pied à terre ,

les confédérés sortirent du bois et descendirent dans la plaine. Ils formaient une colonne étroite avec de courtes armes ; quatre cents Lucernois, neuf cents hommes des trois Waldstetten , et environ cent de Glaris , de Zoug , de Gersau , d'Entlibuch et de Rotenbourg , avec leurs bannières, sous l'avoyer de Lucerne et sous le landamman respectif de chaque vallée. Quelques-uns portaient des hallebardes avec lesquelles leurs aïeux avaient combattu dans le défilé de Morgarten , quelques-uns avaient attaché à leur bras gauche une petite planche en guise de bouclier. Des guerriers expérimentés remarquèrent leur courage. Ils se jetèrent à genoux et prièrent Dieu selon leur antique usage. Les seigneurs attachèrent leurs casques ; le duc créa des chevaliers : le soleil dardait ses rayons ; la chaleur était accablante.

Après la prière du combat , les Suisses s'élançèrent à la course contre l'ennemi à travers les champs , en poussant ces cris de guerre qui enflamment tous les cœurs ; ils espé-

raient enfoncer la phalange', puis agir à droite, à gauche, suivant leur bon plaisir. Mais ils rencontrèrent une muraille de boucliers et une forêt de pointes de fer. Alors se battit avec une impatiente colère la troupe de Lucerne, tâchant de se frayer entre les lances un chemin vers ceux qui les portaient. L'ennemi, avec un bruit formidable, développa son large front en demi-lune pour envelopper les Suisses. A cette heure, la bannière de la ville de Lucerne parut longtemps abaissée, parce que le chevalier Petermann de Gundoldingen, avoyer de Lucerne, blessé dangereusement, était tombé, et que l'ancien avoyer Henri de Moos et son beau-frère Étienne de Sillenin, ainsi que beaucoup d'autres vaillans hommes, avaient péri. Antoni de Port, Milanais de naissance, et domicilié au pays d'Uri, s'écria tout à coup : Frappez sur les lances, elles sont creuses. Ainsi firent les plus avancés, avec toutes leurs forces ; ils brisèrent quelques lances que les derniers rangs remplacèrent

aussitôt. De Port succomba. Par la nature de ses armes, et faute d'exercice, la troupe ennemie n'était guère propre à former une demi-lune; du reste elle demeura ferme, inébranlable. Soixante Suisses avaient mordu la poussière. On craignit la surprise de quelque mouvement de l'arrière-garde, ou l'arrivée inopinée du corps d'armée de Bonstetten.

Ce moment d'irrésolution plein d'angoisse fut terminé par un homme du pays d'Unterwalden, Arnold Struthan de Winkelried, chevalier. Il dit à ses compagnons d'armes : « Je veux vous frayer un chemin » ; s'élança hors des rangs, et s'écria à haute voix : « Prenez soin de ma femme et de mes enfans, chers et fidèles confédérés, souvenez-vous de ma famille. » Il atteint l'ennemi, embrasse quelques lances, les enfonce dans sa poitrine, et grand et vigoureux, en tombant il les entraîne avec lui sur la terre. Soudain ses compagnons passent sur son corps. Tous les bataillons des confédérés arrivent impétueusement, pressés.

les uns derrière les autres. De leur côté, les rangs de l'ennemi surpris se serrent pour les recevoir ; dans ce déplacement, vu la terreur, la hâte, le péril, la chaleur, beaucoup de seigneurs sans blessures étouffent sous leurs casques. Sur ces entrefaites de nouveaux combattans accourent en hâte de la forêt pour renforcer les Suisses. D'abord tomba le bâtard de Brandis, fils de l'abbé Henri de Reichenau, guerrier vigoureux, d'une audace puissante, jusqu'alors aussi redouté que vingt hommes : près de lui succomba le long Friesshard, qui s'était vanté d'arrêter à lui seul l'ennemi. La fortune du jour tourna. Voyant cela, les valets des seigneurs, peu éloignés de l'armée, montèrent sur les chevaux pour sauver leur vie par une prompte fuite. Cependant on vit s'abaisser, dans la main du sire Henri d'Eschelach, la principale bannière d'Autriche, et le seigneur Ulrich d'Artenbourg tomber sur la bannière du Tyrol. Celle-là fut promptement sauvée par Ulrich d'Arbourg, chevalier, qui

l'agita dans les airs et résista vigoureusement, mais en vain ; à la fin il tomba blessé , et rassemblant ses dernières forces , s'écria : « Sauve Autriche , sauve ! » Le duc Léopold pénétra jusqu'à lui , et reçut la bannière de sa main mourante. Une fois encore elle apparut au-dessus des combattans , teinte de sang , dans la main du souverain. Un grand nombre de seigneurs entourèrent le prince , et le supplièrent d'épargner ses jours ; mais lui , dit alors : « Bien des comtes et des seigneurs ont affronté la mort avec moi , je veux périr avec eux loyalement. » Il se déroba aux regards de ses amis , et , entraîné par la douleur et le désespoir , se jeta au milieu des troupes ennemies en cherchant la mort. L'ennemi avait pénétré de tous les côtés ; les avoyers des villes argoviennes soutenaient à grand' peine leurs bannières. Dans la mêlée des bataillons le duc fut renversé ; transporté d'une fureur martiale , il s'efforça dans sa lourde armure de se relever , ne voulant pas mourir sans vengeance.

Un homme du canton de Schwyz le vit dans cette angoisse : Léopold s'écria : « Je suis le duc d'Autriche. » Mais il ne l'entendit ou ne le crut pas , ou pensa que la guerre annulait toute distinction. La nature de la blessure que le duc reçut lui ayant fait aussitôt rendre l'âme, Martin Malterer, porte-étendard de la ville de Fribourg, en Brisgau, l'aperçut par hasard ; il fut frappé de terreur , laissa échapper l'étendard de ses mains , et se jeta sur le cadavre de Léopold , pour empêcher amis et ennemis de le meurtrir et de le déshonorer. Il attendit et trouva là sa propre mort. A cette même place combattit jusqu'à la dernière goutte de son sang Rodolphe Harras , seigneur de Schönau, maître des armures du duc. Tous les yeux cherchaient le prince , mais en vain. Tout à coup l'armée autrichienne , saisie d'épouvante, prit la fuite : « Les étalons ! » s'écrièrent les seigneurs, « les étalons ! » Alors de lointains nuages de poussière leur montrèrent la direction vers laquelle un comte

infidèle , et peut être Jean d'Oberkirch , les avaient depuis longtemps entraînés. Dans leurs pesantes armures , sous le poids d'une chaleur insupportable , épuisés de soif et de fatigue , il ne leur restait d'autre parti que de venger leur souverain , et ne pouvant sauver leur vie , de la vendre chèrement , chacun du mieux qu'il put. Ici le seigneur d'Ems atteignit le terme d'une carrière remplie d'actions héroïques. Ici Otton , truchsess de Waldbourg , trouva une mort honorable , et affranchit complètement Ysni ; il était venu là d'Ysni , et en échange de huit mille livres fenning , solde de sa suite , il lui avait assigné , par un acte formel , pour le cas de sa mort , toute l'autorité qu'il conservait encore sur la ville. Du côté des confédérés tomba Conrad , landamman d'Uri , maire des religieuses de Zurich , avoué d'Attinghausen , chevalier ; Sigrist de Tiesselbach , landamman du haut Unterwalden ; de Glaris , Conrad Grüninger , vaillant guerrier dont la mort valut à son fils

la conbourgeoisie de Schwyz. Pendant ce temps se mourait lentement de ses nombreuses blessures l'avoyer Petermann de Gundoldingen : un Lucernois courut à l'endroit où il gisait , pour recevoir sa dernière volonté. L'avoyer , dont les pensées planaient au-dessus des intérêts personnels , lui adressa ces mots : « Dis à nos concitoyens qu'ils ne laissent aucun avoyer plus d'une année en charge. » Gundoldingen leur donne ce conseil , et leur souhaite un heureux gouvernement et la victoire. En prononçant ces paroles , il expira.

..... Six cent cinquante-six comtes , seigneurs et chevaliers , restèrent sur le champ de bataille ; en sorte que la splendeur de la cour d'Autriche s'éclipsa pour bien des années , et qu'on disait dans le pays « que Dieu s'était assis sur son tribunal pour châtier l'insolent orgueil de la noblesse. » Des deux côtés , presque tous les chefs ayant péri , la colère des vainqueurs céda à la fatigue et à la chaleur du jour ; les Autrichiens s'abandonnèrent paisi-

blement au désir de vivre ; les Suisses, arrivés près des bagages, s'abandonnèrent à l'amour du butin.

Telle fut l'issue de la grande journée de Sempach, dans laquelle Arnold Strutthan de Winkelried, au prix de sa vie, sauva la fleur des troupes suisses de leur destruction, et la patrie d'un extrême péril.

Histoire des Suisses, par Jean DE MULLER, traduite
par MM. Charles MONNARD et Louis VULLIEMIN.

JEANNE D'ARC.

Lorsque je fis imprimer, en 1840, plusieurs sonnets de ce recueil, je donnai celui de Jeanne avec une fin différente de celle qui s'y montre aujourd'hui ; le dernier tercet contenait une allusion à Voltaire, et tournait à la satire. Comme cette terminaison n'était pas en harmonie avec le commencement et le milieu de l'œuvre, je l'ai changée. Il va sans dire que Voltaire à mes yeux est toujours très-coupable, et que le poème de la Pucelle pèsera toujours sur sa mémoire comme une mauvaise action. Aujourd'hui l'on sent mieux tout ce que le cœur a pu inspirer de grand à cette malheureuse jeune fille, et le culte de Jeanne est devenu

plus brillant que jamais. La poésie étrangère, il faut l'avouer, n'a pas été sans influence sur ce mouvement, et la noble muse de Schiller est pour quelque chose dans l'aimable inspiration de la princesse Marie de Wurtemberg. En attendant qu'en France une grande œuvre littéraire vienne se mettre à la hauteur de notre héroïne, il serait à désirer que l'art plastique s'emparât d'elle, et fit sortir de ses mains des images autres que celles qui apparaissent sur les différentes places publiques de France. Je n'ai point vu la statue que l'on a érigée à Donremy en l'honneur de Jeanne d'Arc, mais à coup sûr celles de Rouen et d'Orléans manquent complètement de caractère et de beauté idéale. Il est vrai qu'il n'y a point d'image authentique de la sainte guerrière; la statue qui avait été élevée anciennement à sa mémoire sur le pont d'Orléans, aux frais des femmes et des filles de la cité, périt dans les guerres de religion du seizième siècle, et les gravures les plus vieilles ne sont que

de 1606 et 1612, et diffèrent beaucoup les unes des autres. Mais à défaut du type original, ne pourrait-on pas en ressaisir les traits en étudiant attentivement le caractère de tête des jeunes Lorraines de la limite des Vosges, et en lisant les récits naïfs et un peu crus des chroniqueurs du temps. Il serait beau de retrouver ainsi le type de l'enthousiasme religieux et politique, l'idéal populaire de l'amour du pays.

CHRISTOPHE COLOMB
ET BARTHÉLEMY DE LAS CASAS.

Ces deux noms célèbres sont inséparables dans l'histoire comme le sont probablement au sein de Dieu les âmes de ceux qui les portèrent. L'un, en découvrant l'Amérique, lui causa, sans le vouloir, de profondes blessures. L'autre passa toute sa vie à les fermer avec le baume de la charité. Après MM. de Humboldt et Washington Irving, qui ont si bien analysé les travaux et le caractère de Colomb, il ne reste rien à ajouter. L'impression qui résulte de la lecture de leurs ouvrages, c'est que le fils du pauvre cardeur de la ville de Gênes fut, dans l'ordre moral, un des êtres les plus élevés qu'ait produits la nature. Il eut

des vertus admirables, la constance, le courage, la résignation ; mais la foi religieuse les domina toutes. Ce fut là sa vraie boussole. Dieu fut le point vers lequel se tourna toujours l'aiguille de son âme, et c'est ce que j'ai essayé de peindre dans les vers que je lui ai consacrés. Quant à Barthélemy de Las Casas, le bon dominicain, l'évêque de Chiapa, sa part de gloire n'est pas moins grande. Sans entrer ici dans de longs détails sur sa vie, il me suffira de dire que ce saint homme, né à Séville en 1472, d'un des premiers compagnons de Christophe, ne cessa de parler, d'écrire et d'agir en faveur des malheureux Indiens. Il fit quatorze fois le voyage d'Espagne en Amérique, et traversa dans tous les sens les vastes régions du Nouveau-Monde. Le premier il eut le courage de révéler les horreurs de la conquête, et de proposer des plans de colonisation basés sur la justice et la douceur. On a prétendu que, pour soulager les Indiens dans leurs travaux, il avait intro-

duit aux Indes le commerce des esclaves africains. Cette inculpation a été facilement détruite : on a prouvé que ce commerce était en pleine activité à l'époque de l'arrivée de Las Casas en Amérique. Il mourut en 1566 à Madrid , à l'âge de quatre-vingt-douze ans. On raconte que , dans les derniers voyages qu'il fit aux Indes , étant tombé malade , et étant épuisé par la fièvre , il dut le recouvrement de ses forces au dévouement d'une jeune indienne , qui , le soignant comme son fils , lui donna le sein et le nourrit de son lait. Cette anecdote a fourni au pinceau de M. Hersent le sujet d'un charmant tableau ; et c'est la vue du tableau qui m'a donné l'idée de la pièce de vers. Le sonnet de Cristophe Colomb est d'une forme nouvelle. Il se compose de seize vers partagés en deux sixains et un quatrain. Chaque vers doit rimer quatre fois.

HENRI DE NEMOURS.



Un jour il me tomba dans les mains une histoire populaire des jeunes enfans du comte d'Armagnac , chef de la ligue du bien public , et décapité par les ordres du roi Louis XI. On y lisait que les deux infortunés Henri et François furent menés sous l'échafaud de leur père pour recevoir la pluie de sang qui devait ruisseler sur leurs épaules , et qu'ensuite ils furent enfermés à la Bastille dans des cages de fer que l'esprit du roi avait imaginées pour le tourment des victimes de sa politique. Là , suivant la chronique , un bourreau venait de temps en temps les torturer en leur brisant les dents ; souffrance et captivité devaient finir

par leur ôter la vie. Un jour, le plus jeune frère, François, malade et languissant, dormait, quand le terrible homme se présenta pour remplir son office; Henri lui dit soudain : « Laissez mon frère et prenez-moi deux dents, » et il souffrit en silence la cruelle opération. Ce martyr fut enduré douze fois par l'enfant; mais cet héroïque effort, ayant altéré profondément sa santé, il expira bientôt. Le jeune François eut le bonheur de lui survivre, et quelque temps après la mort de Louis XI, il vit tomber devant lui les portes de la Bastille.

— Cette histoire me toucha, et, sans savoir si elle était fondée, je fis les vers qu'on a pu lire. Plus tard je cherchai dans l'histoire les preuves de cette chronique : je trouvai la confirmation du fait de l'échafaud et de l'emprisonnement dans les cages de fer de la Bastille; mais, à l'égard de la torture, je ne la trouvai mentionnée que par Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*, et par M. de Chateaubriand dans ses *Études historiques*. Voltaire ajoutait, pour

soutenir ce fait cruel , les mots suivans : « Les détails des tourmens inouis que souffrirent les princes de Nemours d'Armagnac seraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par la requête qui fut présentée en leur faveur en 1483 aux états-généraux après la mort du roi Louis XI. Reste à voir la requête et à exercer sur elle la critique.

JÉRÔME SAVONAROLE.

—

Jérôme Savonarole, prieur du couvent des Dominicains de San-Marco à Florence, naquit à Ferrare en 1452. Il attaqua vigoureusement les mœurs relâchées des Florentins, combattit l'usurpation des Médicis, et s'éleva contre la corruption monstrueuse et tyrannique de la cour de Rome. Les protestans l'ont réclamé comme un de leurs précurseurs, et l'ont appelé le Luther de l'Italie ; ils se sont trompés : Savonarole respecta toujours le dogme catholique, il voulut seulement convoquer l'assemblée des conciles pour la réforme de l'église romaine. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à établir le gouvernement démocratique

dans Florence , lorsque les Médicis en furent chassés. Il avait prédit beaucoup de choses , entre autres celle-ci : que Charles VIII passerait les monts avec une armée , et viendrait réformer l'église et punir les tyrans de l'Italie. A l'arrivée du roi en Toscane , il alla au devant de lui comme ambassadeur de la république. L'ayant rencontré à Pise , il lui fit un discours remarquable dans lequel il l'appelait envoyé de Dieu , et obtint de lui des conditions moins dures pour sa ville chérie. Plus tard , les émissaires du pape Alexandre VI et les partisans des Médicis étant venus à bout de tourner contre lui le peuple , il fut saisi dans son couvent , mis à la torture , pendu et brûlé sur la place de Florence en 1498. On dit que le jour de l'attaque du couvent , Savonarole , prêchant pour la dernière fois dans l'église de Saint-Marc , avait prophétisé , dans un discours plein de mélancolie , les tribulations qui lui restaient à souffrir , et qu'il avait offert de grand cœur son sang et sa vie pour le troupeau qu'il avait

tant aimé. C'était un homme d'une piété vive et d'une grande éloquence. La hardiesse de son esprit, dit M. de Sismondi, qui s'était arrêté devant l'autorité de l'église, avait cependant mesuré avec moins de respect les autorités temporelles. Dant tout ce qui était l'ouvrage des hommes, il voulait qu'on pût reconnaître pour but l'utilité des hommes et pour règle le respect de leurs droits. La liberté ne lui paraissait pas moins sacrée que la religion. Il regardait comme un bien mal acquis, et qu'on ne pouvait conserver sans renoncer à son salut, le pouvoir qu'un prince avait usurpé au sein d'une république. D'un autre côté, il ne flattait pas le peuple; il ne cessait de lui dire d'obéir aux lois, et de ne point mettre son orgueil et sa brutalité au-dessus des devoirs de la conscience.

Voilà quelques belles paroles de cet homme extraordinaire que nous extrayons d'une vie récemment écrite par M. Carle. « O peuple! la liberté ne consiste pas à faire le mal, et plût

à Dieu qu'il fût possible de vous lier tellement les mains, que vous ne puissiez jamais nuire ni à vous ni aux autres. La véritable liberté c'est de ne pas être empêché de faire le bien. Souvenez-vous que la tyrannie des grands est bien terrible, mais que la pire de toutes ce sont les révolutions qui, venant jeter dans les discordes tous les citoyens d'une ville, empêchent le développement des sciences et des arts, aigrissent les esprits et les détournent de la vertu. Aimez-vous véritablement les uns les autres, et vous serez libres. »

Les seuls reproches que l'on puisse lui faire, c'est d'avoir donné ses prédictions pour des communications directes de l'esprit divin, tandis qu'elles n'étaient que des inductions de son esprit sagace et exalté, et ensuite d'avoir gardé le silence, lorsque la seigneurie fit prononcer la peine de mort contre les partisans de Pierre de Médicis, qui avaient voulu livrer à ce dernier une des portes de Florence. Quant à la qualité d'hérésiarque qui fut le motif de

sa condamnation , il ne la mérita pas réellement. Ce fut un prétexte dont se servit Alexandre VI pour se défaire de son plus grand ennemi. Après la mort de Savonarole, plusieurs papes reconnurent sa doctrine comme très-orthodoxe.

Savonarole est en grande vénération dans l'ordre de saint Dominique. On montre encore sa cellule dans le couvent de San-Marco à Florence.

Voici quelques vers que Flaminius composa à l'occasion de sa mort.

Dum fera flamma tuos, Hieronyme, pascitur artus,
 Religio flevit dilaniata comas;
 Flevit, et ô, dixit, crudeles parcite flammæ,
 Parcite, sunt isto viscera nostra rogo.

On les a traduits ainsi en français :

Pendant qu'un feu cruel, ô père, te consume,
 Religion pleurait, ses cheveux arrachant,
 Pleurait et las! disait : Pardon, brasier ardent,
 Pardon, las! c'est mon cœur en ce brasier qui fume.

ANDRÉ DORIA.

Amiral génois au service de l'empereur Charles-Quint, et le plus grand homme de mer de son temps. Il naquit en 1468 à Oneille, petite ville de la côte de Gênes.

Je laisse M. de Sismondi raconter le fait qui a donné lieu au sonnet.

« Lorsque André Doria eut forcé Barbezieux à évacuer avec sa flotte le port de Gênes, et Théodore Trivulzio, lieutenant du roi de France, à se réfugier dans la citadelle, le sénat rassemblé chargea les réformateurs de donner à la patrie une constitution nouvelle, et surtout de faire disparaître jusqu'au dernier signe des factions qui l'avaient si long-

temps déchirée. Cependant il ignorait encore si Doria, à l'exemple de tous ses prédécesseurs, n'avait pas remporté pour lui seul la victoire, et s'il ne comptait pas se faire souverain de sa patrie. En effet, Charles-Quint, qui n'aimait pas les républiques, et à qui le zèle pour la liberté rappelait le soulèvement récent de ses royaumes d'Espagne, avait offert à André Doria de le reconnaître pour prince de Gênes, et de le maintenir dans la possession de cet état. Mais ce grand homme refusa constamment de s'élever aux dépens de sa patrie ; il insista pour que sa constitution républicaine fût reconnue, et ne demanda d'autre grandeur que la reconnaissance de ses concitoyens. Le sénateur Baptiste Lomellini le remercia au nom de sa patrie, et la république lui fit élever une statue de marbre, avec cette inscription : *« Andreae Auriae civi optimo felicissimoque, vindicæ atque auctori publicæ libertatis, S. P. q. G. posuere. »*

LUCREZIA DI MAZZANTI.

Ce sonnet est la traduction d'une belle épigraphe que je trouvai sur ma route en voyageant, il y a quelques années, de Pérouse à Florence. Elle était tracée sur un pan de mur qui faisait partie d'une des dernières maisons de San-Giusto, bourg situé à plusieurs lieues de Florence, au bord de l'Arno. Elle rappelait un fait qui dut avoir lieu à l'époque où le prince d'Orange, allant assiéger les Florentins d'après l'ordre qui lui avait été donné par l'empereur Charles-Quint, inonda de ses

soldats toute cette partie de la Toscane. La
voici telle que je l'ai lue.

1599.

LUCREZIA DI MAZZANTI,
DONNA D'ALTO CUORE,
PLEBIA,
DAGLI AMPLESSI ABORRENDO
DI SOLDATO ALLA PATRIA NEMICO,
INVOLATA,
QUI NEL ARNO ANEGOSI :
NE A LEI
MAGGIORE DELL'ALTRA LUCREZIA
I TEMPI CONSENTIRONO UN BRUTO,
E LA REPUBBLICA FIORENTINA
PERIVA

—
QUESTA MEMORIA
DOPO 309 ANNI
ANTONIO BRUCALASSI FONEVA.

LE COMTE D'EGMONT.

—

Qui peut traverser Bruxelles sans aller voir Sainte-Gudule, la cathédrale, avec ses trois portes ogivales et ses deux tours, hautes de deux cents pieds, et l'hôtel de ville surtout, cette merveille du génie municipal des Flandres, et l'œuvre du célèbre architecte Jean Van Ruysbroeck ? Mais qui peut admirer ce dernier édifice, sa flèche, ses tourelles, ses quarante fenêtres gothiques, sans se rappeler tous les efforts que le pays a faits pour conquérir la liberté, et le précieux sang qui a été versé pour elle ?

Parmi les grands souvenirs que ce monument réveille dans l'âme du voyageur, le plus

attendrissant est celui de la mort du comte d'Egmont. Ce nom chéri de Goëthe est éternellement inscrit sur les murailles de la grande place.

C'est là en effet, devant la maison de ville, que le 5 juin 1568, entre dix et onze heures du matin, fut exécutée la sentence qui condamnait le comte d'Egmont et son ami le comte de Hoorn, à perdre la tête, pour avoir, disait la sentence, secondé et favorisé l'affreuse conspiration du prince d'Orange, avoir pris sous leur protection les gentilshommes confédérés, et avoir mal servi le roi et l'église dans leur gouvernement.

L'arrêt émanait du terrible tribunal institué par le duc d'Albe.

La ville de Bruxelles tout entière, dit l'historien Schiller, pressée autour de l'échafaud, ressentit le coup mortel. La douleur des citoyens fut sans bornes, les soldats même ne purent s'empêcher de pleurer. Malgré la présence des espions et celle des bourreaux, les

habitans de la ville trempèrent leurs mouchoirs dans le sang des victimes, et les emportèrent chez eux comme des reliques précieuses. On alla en pèlerinage visiter leurs tombeaux comme ceux des martyrs.

Bien que le comte de Hoorn eût été plus ferme et plus entier dans sa conduite vis-à-vis des oppresseurs du pays, le plus regretté néanmoins fut Egmont. C'était l'un des hommes les plus distingués de la noblesse hollandaise. Les batailles de Saint-Quentin et de Gravelines l'avaient rendu le héros de son siècle. La grâce de ses manières, sa franchise et sa générosité en avaient fait l'idole du peuple. Il laissait une épouse adorée, Sabine de Bavière, mère de onze enfans.

MATHIEU MOLÉ.

Né à Paris en 1584, d'Édouard Molé seigneur de Champlatreux, premier président du parlement de Paris, puis garde des sceaux ; mort le 3 janvier 1656.

Mathieu Molé était de cette noble famille de magistrats qui surent conserver dans les troubles civils le sentiment du devoir et celui de la liberté publique. Il fut doué au suprême degré du courage civil, moins commun en France que le courage militaire. Le cardinal de Retz, qui s'y connaissait, en parle ainsi dans ses Mémoires : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le

grand Gustave et monsieur le Prince, je dirais que ç'a été Molé, premier président. » Plus loin, avant ces lignes, en racontant le passage du parlement au travers des barricades et son retour du Palais-Royal, il donne le tableau suivant de la bravoure et de la grandeur d'âme de son digne chef : « A la troisième barricade, qui étoit la Croix-du-Tirouer, un garçon rôti-seur s'avançant avec deux cents hommes et mettant la hallebarde dans le ventre du premier président, lui dit : Tourne, traître, et si tu ne veux être massacré, ramène-nous Broussel, ou le Mazarin, ou le chancelier en otage. Vous ne doutez pas, à mon opinion, ni de la confusion ni de la terreur qui saisit presque tous les assistans : cinq présidens à mortier et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échapper. L'unique premier président, le plus intrépide homme, à mon sens, qui ait paru dans ce siècle, demeura ferme et inébranlable. Il se donna le temps de rallier ce qu'il put de sa compagnie : il

conserva toujours la dignité de la magistrature dans ses paroles et dans ses actes , et revint au Palais-Royal dans le feu des injures, des exécérations et des blasphèmes. Cet homme avait une sorte d'éloquence qui lui était particulière. Il ne connaissait pas d'interjection. Il n'était pas congru dans la langue , mais il parlait avec une force qui suppléait à tout cela ; et il était naturellement si hardi qu'il ne parlait jamais si bien que dans le péril. Il se passa lui-même lorsqu'il revint au Palais-Royal , et il est constant qu'il toucha tout le monde , à la réserve de la reine , qui demeura inflexible. »

DE THOU ET LORD FALKLAND.

Dans le même siècle, à un an de distance, à un jour de différence, et dans des contrées voisines, on vit s'échapper du monde deux belles âmes. M. de Thou et lord Falkland périrent malheureusement dans la force de l'âge, l'un sur l'échafaud, et l'autre sur le champ de bataille de Newbury, tous deux victimes de leur dévouement, l'un à l'amitié, l'autre à la royauté, tous deux épousant, au péril de leur vie, la cause d'un homme qu'ils plaignaient et qu'ils n'approuvaient pas, tous deux profondément tristes et désabusés, mais toujours profondément dévoués.

Lucius Cary, vicomte de Falkland, dit Hume, avant l'assemblée actuelle du par-

lement , était livré à l'étude des lettres et à la société de tout ce qu'il y avait de poli et d'élégant dans la nation, et jouissait de tous les agrémens qu'un beau génie, une fortune abondante et de généreuses inclinations peuvent offrir. Dans la vie publique, où son mérite le fit appeler, on le vit à la tête de toutes les attaques formées contre les usurpations royales : il déploya cette éloquence mâle et cet invincible amour de la liberté qu'il avait puisés dans son intime commerce avec les sublimes esprits de l'antiquité. Lorsque les convulsions civiles montèrent à l'excès, et qu'il se trouva dans la nécessité de choisir un parti, il tempéra l'ardeur de son zèle, et le réduisit à la défense de ce pouvoir limité qu'il jugeait nécessaire pour le soutien de la constitution anglaise. Inquiet néanmoins pour sa patrie, il semble qu'il redoutait autant la prospérité excessive de son parti que celle de la faction opposée.

Clarendon, dans ses Mémoires, dit encore de lui : « Lord Falkland, quoique d'une société

fort douce , était roide par caractère , et passionné pour la vertu. Il professait une haute admiration pour les hommes doués de grands talens , lors même qu'ils en faisaient un mauvais usage , et haïssait si fortement toute dissimulation , qu'il donnait dans l'extrême opposé. Il ne faisait pas grand cas de la cour , et , plein du pressentiment que le roi tomberait dans les plus affreux malheurs , il disait souvent à ses amis qu'il était décidé à servir la cause royale , pour obéir aux lois de l'honneur , mais ne prévoyait que trop qu'il courait ainsi à sa ruine. »

Il était devenu très-mélancolique : souvent , au milieu de ses amis , après un profond silence et de fréquens soupirs , il s'écriait tristement : « La paix ! la paix ! » Quoiqu'il ne fût pas militaire , il voulut porter les armes pour le roi Charles , et se fit tuer à la bataille de Newbury , à l'âge de trente-trois ans.

De Thou (François-Auguste) était le fils

ainé de l'historien, et naquit à Paris vers 1607. Placé sous la direction du savant Rigault et de Pierre et Claude Dupuy ses cousins, il se familiarisa de bonne heure avec les langues anciennes, et fit de rapides progrès dans les lettres et les sciences. Il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il fut reçu conseiller au parlement. Dans le désir de perfectionner ses connaissances, il visita la plupart des états de l'Europe, et alla jusqu'à Constantinople. A son retour il fut nommé conseiller d'état. Lié d'une manière intime avec le grand écuyer Cinq-Mars, l'ennemi le plus déclaré du cardinal de Richelieu, il eut des rapports fréquens avec Gaston d'Orléans et le duc de Bouillon, ligués pour forcer le roi de renvoyer son ministre. C'est alors qu'il connut le traité négocié par Fontrailles avec l'Espagne; mais il le désapprouva fortement. Arrêté avec son ami et emprisonné à Lyon par les ordres du cardinal, il fut condamné à la peine de mort pour avoir connu le traité fait par Cinq-Mars avec

l'Espagne et ne pas l'avoir révélé. On avait fait revivre pour le perdre une ordonnance du roi Louis XI. Cinq-Mars, à qui Laubardemont avait persuadé que le seul moyen d'obtenir sa grâce était de charger son ami, eut la faiblesse de le faire lorsqu'ils furent confrontés. Après l'arrêt, de Thou dit à Cinq-Mars : « J'aurais droit de me plaindre de vous, mais Dieu sait combien je vous aime, mourons courageusement ; » et il se jeta dans ses bras. Ces derniers mots sont sublimes. Il était âgé de trente-cinq ans.

La condamnation de M. de Thou, plus encore que celle de Cinq-Mars, souillera la mémoire du cardinal de Richelieu. Elle fut complètement inique. M. de Zulychem fit à ce sujet le beau distique que j'ai mis en tête du sonnet.

O legum subtile nefas, quibus inter amicos
Nolle fidem frustra prodere, proditio est.

O infâme subtilité des lois : c'est être traître que de ne
point trahir ses amis.

MATHIEU DÉSUBAS.

On ignore, ou l'on sait peu, que les persécutions contre les protestans du midi de la France durèrent jusqu'au moment où l'âme humaine de Louis XVI abolit la législation inique de Louis XIV ; et ces persécutions ne se bornaient pas à tenir en prison et à envoyer aux galères les malheureux ministres qui tombaient dans les mains des gens du roi, mais encore à les pendre. M. Charles Coquerel, dans sa belle et consciencieuse Histoire des églises du désert, vient de faire revivre les souvenirs de cette triste époque, et de mettre en lumière le nom des derniers martyrs du culte évangélique et de la liberté religieuse.

De toutes les morts, celle qui fut, selon lui, le plus vivement sentie par le peuple, et dont il a même gardé poétiquement le souvenir, fut celle du jeune proposant Mathieu Majal, dit Désubas. Ce pieux et courageux jeune homme était chéri par une foule de communautés du Vivarais, où il était né ; sa foi religieuse était profonde, et les services qu'il avait rendus étaient grands. Arrêté dans la maison de l'un de ses frères, la nuit, près de Saint-Agrève, il fut amené à Vernoux, où sa prise excita un grand tumulte parmi le peuple, et conduit de là à Montpellier, où il fut mis à mort le 2 février 1746, à l'âge de vingt-six ans. Voici comment l'historien rapporte son jugement :

« Au mois de janvier le ministre Désubas fut interrogé par l'intendant du Languedoc, chevalier Lenain. Antoine Court nous assure que le ministre captif se conduisit d'une façon si grave, si décente, si digne d'un parfait honnête homme, connaissant bien et aimant

« sa religion , que tous les juges en furent stu-
 « péfaits et attendris. L'intendant Lenain ,
 « dirigé par les ordres formels de la cour, l'ad-
 « jura en particulier, au nom de Dieu, devant
 « qui il allait paraître, de lui dire la vérité, et
 « posa ces questions au ministre : « Les protes-
 « tans ont-ils une caisse commune? Ont-ils fait
 « un amas d'armes? Ne sont-ils pas en cor-
 « respondance avec l'Angleterre? — Rien de
 « tout cela n'est vrai, répondit le pasteur, les
 « ministres ne prêchent que la patience et la
 « fidélité au roi. — Je le sais, monsieur,
 » repartit l'intendant Lenain. Et néanmoins il
 « le condamna à être pendu. »

Les mémoires du temps disent que lorsque
 la sentence fut prononcée, les juges pleuraient
 et l'intendant aussi. Le prisonnier fut le seul
 qui ne parut point ému. L'intendant lui ayant
 assuré que c'était avec douleur qu'il le con-
 damnait, mais que c'était l'ordre du roi, le
 pauvre ministre lui répondit : « Je le sais,
 monsieur. »

LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

Ce prince, né à Wolfenbittel le 10 octobre 1752, fut élevé avec beaucoup de soin par l'abbé Jérusalem, et voyagea en Italie sous la direction du célèbre Lessing. De retour en Allemagne, et après avoir servi avec distinction dans les armées du roi de Prusse, où il avait obtenu le grade de général-major, il périt, en 1785, d'une manière plus glorieuse encore que sur un champ de bataille. Ce fut en voulant secourir de malheureux paysans surpris par une inondation subite de l'Oder, près de Francfort. La barque sur laquelle il était monté ayant été heurtée dans sa course par un tronc d'arbre, il disparut avec elle sous

les flots. Ce n'était pas la seule belle action de ce malheureux jeune homme. Charitable envers les pauvres , pendant son séjour à Francfort il employait une partie de ses journées à les visiter et à les soulager. Souvent sa bourse fut épuisée par eux. Son régiment était aussi l'objet de ses soins ; il y entretenait un maître d'école pour les enfans de ses soldats, et leur faisait apprendre un métier. — Si l'aristocratie avait eu toujours de pareilles entraînes, son naufrage eût-il été à craindre ?

(Extrait de la *Biographie Universelle.*)

203

BARRA.

Barra, natif de Palaiseau près Paris, n'avait que treize ans lorsqu'il entra dans les troupes républicaines, guerroyant alors en Vendée, et s'y fit remarquer par des prodiges de valeur au-dessus de son âge. Comme son courage l'emportait toujours en avant de ses camarades, il se trouva un jour cerné par les royalistes, qui voulurent lui faire crier : Vive le roi ! le menaçant de la mort s'il refusait. Le jeune soldat, élevé dans les principes qui dominaient alors, cria aussitôt : Vive la république ! et tomba sous vingt baïonnettes. Il nourrissait sa mère avec sa paye. La Convention, instruite de ce trait de courage, décréta

qu'on lui accorderait les honneurs du Panthéon, et qu'une gravure représentant son dévouement et sa piété filiale serait envoyée à toutes les écoles primaires, pour propager parmi la jeunesse française ce double exemple de vertu civique.

(*Biographie des Contemporains*, par RABBE,
DE BOISSJOLIN et SAINTE-PRÉVRE.)

Le ciseau de M. David a honoré d'une belle statue la mémoire de ce courageux enfant. Il est couché sur la terre, frappé de mort et dépouillé de ses vêtemens : de ses mains convulsives il presse encore contre son cœur la cocarde tricolore.

KOSCIUSZKO.

Thadéus Kosciuszko, né à Siehniwsicze le **12 février 1746**, un des plus grands hommes de la Pologne. Il défendit pied à pied, et l'épée au poing, la liberté de sa malheureuse patrie contre le despotisme envahisseur de la Russie. Dans le dernier combat qu'il livra aux Russes, commandés par le général Fersen, à Matzchewiz, il déploya avec le peu de troupes qu'il avait toutes les ressources de son génie ; et les soldats, animés par sa présence et son intrépidité, se battirent avec acharnement. Mais des troupes fraîches arrivant toujours aux Russes, et les Polonais ayant épuisé leurs munitions, le sort de la bataille tourna contre

eux. Kosciusko n'avait pas cessé de combattre pendant toute l'action ; mais , après avoir fait un dernier effort avec les débris de sa cavalerie , il se vit obligé de chercher son salut dans la fuite. Malgré la vitesse de son cheval , il fut arrêté par des Cosaques , qui lui enjoignirent de se rendre. Il avait déjà reçu deux blessures , l'une au cou , l'autre à la tête : un soldat lui cria de nouveau de remettre ses armes , et voyant qu'il ne répondait pas , lui porta dans le flanc un coup de lance qui le fit rouler à terre. C'est alors , disent les historiens , qu'il cria en tombant : *Finis Poloniae !* Mot sublime de tristesse et de noble orgueil. Il ne mourut pas : un officier russe , l'ayant reconnu , le fit respecter de ses soldats , et on le transporta dans un couvent voisin. De là il fut mené , sous forte escorte , à Saint-Pétersbourg , où Catherine , pour tout accueil , le traita de rebelle et le fit jeter en prison. Il y resta trois ans , jusqu'à l'avènement de Paul I^{er} , qui lui rendit la liberté , à condition de ne

point remettre les pieds en Pologne. Kosciusko est mort en Suisse, en 1817, d'une chute de cheval qu'il fit près de Vevay. Les deux derniers beaux traits de sa vie furent l'abolition de la glèbe sur les terres qu'il avait en Pologne, et la constitution d'un legs pour l'émancipation et l'éducation des esclaves de la Virginie. Il était de la grande race des Washingtons, avec quelque chose de plus chaud dans le sang, la différence du catholique au protestant. Le partage de la Pologne sera la honte éternelle de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, et l'abandon, en 1831, de son principe politique, ne fera pas la gloire des gouvernemens de France et d'Angleterre.

MADAME ROLAND.

Si André Chénier et Charlotte Corday furent deux Grecs égarés sous le ciel orageux de la France, madame Roland fut une Romaine qui, mieux encore que Varron, ne désespéra point de la liberté. Elle eut bien des momens de découragement, de tristesse amère et de désillusion ; mais l'idée sublime au triomphe de laquelle elle avait consacré toutes les forces de son âme ne fut jamais calomniée et abandonnée par elle. Envoyée à la mort par le tribunal révolutionnaire, le 10 novembre 1793, comme complice des Girondins, en passant sur la place du supplice, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et prononça ces paroles

mémorables : « O liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! » Un autre biographe les rapporte différemment ; il fait dire à la victime : « Ah liberté ! comme on t'a jouée ! » Cette femme, d'une raison si pure, d'une éloquence si vive, et d'une âme si honnête, était née à Paris en 1756. Elle avait épousé Roland de la Platière, qui fut député à la Convention et ministre de l'intérieur.

LAFAYETTE.

Lorsque j'ai parlé de l'ingratitude française à l'égard de M. de Lafayette, je n'ai fait qu'exprimer ce que beaucoup ont senti, et ce que quelques voix à peine ont osé dire. Peu d'hommes ont rendu à l'humanité et au pays autant de services que lui, et peu d'hommes ont éprouvé plus souvent que lui les persécutions du pouvoir et l'inconstance de l'opinion publique. C'est qu'il avait des principes arrêtés, une sincérité réelle, et qu'il ne voulut jamais être l'instrument aveugle et malhonnête d'aucun parti. Il ne relevait que de

sa conscience, et sa politique fut toujours celle des honnêtes gens et des véritables amis de la liberté. Aussi loin des hommes de cour que des démocrates brutaux et sanglans, il comprenait avec le cœur quel rôle glorieux, chevaleresque et désintéressé la France pouvait jouer encore en Europe au XIX^e siècle. Le flot populaire, qui l'avait abandonné en 91, le retrouva et le reprit toujours le même en 1830. Il le porta au plus haut degré d'honneur qu'un homme puisse atteindre : il fut maître de la France quelques semaines. Que n'est-il mort au milieu de ce triomphe ! Il n'aurait point subi les dédains d'une majorité égoïste et bu la coupe amère de la déception. Aujourd'hui que l'on vote si facilement des statues, et qu'on en élève à tant d'hommes qui ont moins vécu et valu que lui, il n'y en a pas une en l'honneur du général Lafayette ! Le seul buste que l'enthousiasme populaire lui ait décerné, et qui se trouvait à Paris sur la place des Invalides, a été balayé par l'ombre

impériale à son retour de Sainte-Hélène. Il était logique sans doute que César renversât les images de Caton ; mais devait-on le permettre ?

HUBERT GOFFIN.

Le vendredi 28 février 1812, vers dix heures et demie du matin, l'exploitation de mine de houille, située commune d'Ans, près la route de Bruxelles, à deux kilomètres de Liège, fut inondée par l'effort des eaux. Il y avait cent vingt-six ouvriers, la chute d'eau était de soixante-dix-huit mètres. Hubert Goffin, le maître ouvrier, averti de l'événement, et reconnaissant que le danger était réel, s'empressa d'envoyer chercher son jeune fils qui travaillait dans la mine. Personne n'était encore remonté. L'eau s'était peu élevée. Goffin pouvait échapper au danger, il avait même une jambe dans le panier, mais

il s'écrie : « Si je monte, mes ouvriers périront : je veux sortir le dernier, les sauver tous ou mourir. » Cela dit, il met à sa place Nicolas Riga, aveugle, et reste avec son fils pour charger le panier au fur et mesure. Malheureusement, le salut par la bure ou le puits et à l'aide du panier devint impraticable. L'eau atteignait le toit des galeries. Goffin conserve le jugement, et électrisant ses compagnons par l'exemple il les détermine à travailler à faire une ouverture dans un ancien puits, depuis longtemps abandonné. A peine sont-ils arrivés à pratiquer un trou dans ce puits, qu'il s'en échappe avec un bruit horrible un courin, air inflammable, qui allait causer leur mort si Goffin n'eût subitement fermé la communication. Les ouvriers, frappés de stupeur, se laissent tomber de découragement. Cependant Goffin les rassure, et leur dit qu'il y a encore des ressources à la cinquième montée. Ils ne veulent pas le suivre. Alors le jeune Goffin s'écrie : « Vous faites comme des enfans,

suivez les conseils de mon père; il faut travailler, et prouver à ceux qui nous survivront que nous avons eu courage jusqu'au dernier moment. » Il fait un pas en avant; tous se lèvent et suivent Goffin à la cinquième montée. Là, un bruit étrange frappe leurs oreilles, et bientôt ils reconnaissent qu'on travaille à leur délivrance. On était au samedi soir; il y avait trente-six heures que les ouvriers étaient descendus dans la mine. Alors la faim commence à se faire cruellement sentir; puis, l'air ne contenant plus assez d'oxygène, les chandelles s'éteignent d'elles-mêmes, et une profonde obscurité détruit le peu de courage qui avait ranimé les ouvriers, les travaux cessent, et des scènes affreuses de désespoir se passent au milieu de cette multitude souterraine. Le seul Goffin reste de sang-froid et, répétant ses encouragemens, ses menaces, continue à travailler. Enfin, après cinq jours et cinq nuits d'angoisses, auxquelles participèrent non-seulement la ville de Liège, mais toute l'Eu-

rope , on arriva à faire une ouverture au bure de Mamouster. L'équilibre s'établissant dans j'air ne produisit qu'une légère détonation sans feu, et les malheureux ouvriers furent délivrés. Hubert Goffin sortit le dernier avec son fils. Le brave homme était le plus exténué : il croyait n'avoir sauvé que soixante-sept individus, il s'en trouva soixante-onze. Interrogé sur le motif qui avait pu le déterminer à exposer ainsi sa femme et ses enfans (il était père de sept enfans) à tant de douleur et de misère, il répondit avec simplicité : « Si j'avais eu le malheur d'abandonner mes ouvriers, je n'oserais plus voir le jour. » Napoléon, par un décret en date du 12 mars 1812, le nomma membre de la légion-d'honneur, et lui accorda sur les fonds de la légion-d'honneur une pension de six cents francs. Le dévouement de Goffin et de son fils fut proposé par l'Institut comme sujet du concours de poésie. Ce fut Millevoye qui remporta le prix.

(Extrait du *Magasin pittor esque.*)

THÉODORE KÖRNER.

Charles-Théodore Kœrner naquit à Dresde le 22 septembre 1791. Son père, conseiller d'appellation, était un homme fort instruit, un ami de Gœthe et de Schiller. Il reçut une solide instruction, et fut destiné à l'administration des mines ; mais le goût de la poésie le détourna de cette carrière, et le jeta dans celle du théâtre. Il composa plusieurs petites comédies et des opéras qui eurent du succès ; mais ce n'était point là sa véritable vocation. Elle lui fut révélée par la guerre qui éclata en 1813. L'Allemagne, par un mouvement héroïque, auquel nous rendons justice aujourd'hui, se leva en masse pour repousser le joug

qui pesait sur elle. Alors Kœrner ne put voir ce qu'il y avait de beau dans ce mouvement sans éprouver le désir d'y prendre part. Il quitta Vienne le 15 mars 1813, et s'engagea à Breslaw dans un corps de volontaires formé par le major Lutzow. Un mois après son arrivée au corps, ses compagnons l'élurent tout d'une voix lieutenant. Quelques semaines plus tard il entra dans la cavalerie, et le major le prit pour adjudant. Il composa alors sur des mélodies populaires des chants guerriers, propres à électriser les soldats. Ses meilleurs vers ont été faits entre les faisceaux d'armes et chantés au feu du bivouac. A la bataille de Kitzen, il reçut une blessure à la tête qui le fit tomber comme mort. Il parvint cependant à se traîner dans une forêt voisine où des paysans, l'ayant trouvé, l'emportèrent dans leur demeure. Là, grâce au dévouement de quelques amis, il réussit à se guérir, et regagna son corps. Le 26 août 1813 il fut tué dans un combat livré par le maréchal Davoust, près

de la route qui conduit de Schwerin à Gadebusch. Une heure avant cette bataille, il avait terminé son plus beau chant de guerre. Son corps, couvert de branches de chêne, fut porté par ses frères d'armes en grande pompe, et enterré sous un vieil arbre, près du village de Wobelin. On y a depuis élevé un monument. Kœrner est le Tyrtée de l'Allemagne. Un choix de ses poésies a été publié par son père en 1814, sous le titre de *la Lyre et l'Épée*.

(Extrait d'une Notice écrite par M. X. MARNIER.)

MADAME DE LAVALLETTE.

(ÉMILIE-LOUISE DE BRAUNNAIS.)

M. de Lavallette, directeur des postes, ayant été condamné à mort par la cour d'assises du département de la Seine, le 21 novembre 1815, comme coupable de complicité dans l'attentat commis par Bonaparte contre l'autorité royale, madame de Lavallette, un jour avant l'exécution de l'arrêt, se rendit, avec sa fille et une gouvernante, à la prison pour faire ses adieux au condamné. Quelque temps après leur introduction, la gouvernante et l'enfant sortirent et se présentèrent à la grille, soutenant madame Lavallette, enveloppée dans sa fourrure, un chapeau sur la

tête et le mouchoir sur les yeux. A peine dehors, le concierge se rend dans la chambre du condamné : il n'y était plus. Sa femme avait pris sa place ; elle avait revêtu son mari de ses habits. Les barrières de Paris furent fermées , des estafettes furent envoyées sur toutes les routes , avec le signalement du fugitif. Pendant ce temps , M. de Lavallette restait caché dans Paris. Plus tard , grâce à MM. Hutchinson , Wilson et Bruce , qui favorisèrent son évasion , il atteignit la Belgique. Ces trois étrangers furent condamnés à une détention momentanée. Madame de Lavallette fut renvoyée de la prévention.

Mais cette noble femme, tout en sauvant la tête de son mari , ne put sauver la sienne des atteintes d'un horrible mal. Sa raison s'égara , et elle mourut , il y a peu de temps , des suites douloureuses d'une maladie qui fut peut-être le résultat de son beau dévouement. Elle était née à Paris. Lord Byron lui a consacré plusieurs stances dans ses *Heures de loisir*.

SANTA-ROSA.

Sanctore de Santa-Rosa naquit à Savigliano, en Piémont, le 18 novembre 1783, d'une famille noble, mais de noblesse récente. Son père, colonel du régiment de Sardaigne, fut tué à la bataille de Mondovi. Il fit de bonnes études, entra dans l'administration civile, puis la quitta pour le service militaire. Proscrit du Piémont pour avoir été un des chefs du mouvement libéral qui eut lieu en 1821, il mourut en Grèce au mois de mai 1825, en défendant, comme simple soldat, l'île de Sphacterie contre l'armée égyptienne. M. Cousin a consacré quelques pages à la mémoire de ce franc

et loyal patriote , qui fut son ami. Nous avons extrait de son pieux travail deux belles lettres à lui adressées par Santa-Rosa : elles suffiront peut-être à donner une idée des sentimens et du caractère de cet homme éminent ; l'une est datée de Bourges, et l'autre d'Angleterre.

Bourges , 43 Septembre.

« O mon ami ! que nous sommes malheureux de n'être que de pauvres philosophes pour qui le prolongement de l'existence n'est qu'un espoir , un désir ardent , une prière fervente ! Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère ; raisonner , c'est douter ; douter , c'est souffrir : la foi est une espèce de miracle ; lorsqu'elle est forte , lorsqu'elle est vraie , qu'elle donne de bonheur ! Combien de fois dans mon cabinet je lève les yeux au ciel , et je demande à Dieu de me révéler , et surtout de me donner l'immortalité !

« J'ai un cabinet, et j'y passe la plus grande partie de ma journée, d'abord de huit à onze heures; ensuite je sors pour déjeuner avec mes camarades. Je fais quelquefois un tour au jardin de l'évêché; je rentre à une heure ou un peu plus tard, et je travaille jusqu'à cinq. Je dîne seul en dix ou douze minutes, et je vais chercher une promenade avec le cœur presque serein; mais je ne trouve que des eaux dormantes, des champs pierreux, quelquefois un peu de gazon sous une rangée de noyers, et alors je m'assieds et je lis en m'interrompant pour méditer ou pour rêver. Tu as bien embelli ma promenade d'avant-hier: je l'ai commencée en t'écrivant dans ma tête une lettre charmante. Il ne m'en est rien resté ou presque rien; mais j'ai eu une heure qui m'a rappelé ma vie de dix-huit ans, et je te l'ai due, mon bon ami. Cela ne fait-il pas plaisir, et n'aimes-tu pas que je te le dise?

« J'ai toujours le projet d'écrire sur le congrès de Vienne; en attendant, je continue mes lec-

tures, et j'ai commencé à jeter sur le papier les idées fondamentales de l'ouvrage qui est ma pensée habituelle. Plus j'avance, plus je pénètre, et plus je vois les ombres grandir autour de moi. Bonald a des choses profondes et admirables; il en a d'autres qui font sourire de pitié ou qui excitent l'indignation. Bonald et Tracy sont d'accord pour déprécier les anciens, ces anciens à qui nous devons tout, et dont les reliques vénérables ont renouvelé la civilisation qui avait péri. Le christianisme a peut-être empêché qu'elle ne s'abîmât tout à fait au milieu des barbares; mais sa renaissance est due aux anciens. Maintenant nous bafouons nos maîtres, et nous nous proclamons sages, éclairés, grands, lorsqu'il se passe autour de nous tant de choses qui devraient nous humilier... Il me paraît nécessaire, et d'ailleurs radicalement vrai, d'établir une différence essentielle entre l'utilité générale et l'utilité individuelle. L'utilité générale, que j'appelle aussi égalité de la liberté, doit être

le but des lois. Cette utilité générale est aussi le bonheur et le plus grand bonheur de tous les individus. Le bonheur est de faire ce qu'on veut ; pour que tous l'aient, il ne faut rien faire de nuisible à autrui. Le développement des droits de l'homme est le but du législateur, comme l'enseignement du Décalogue est le but du prêtre. Dieu est le centre de tout cela. La soumission du fort aux lois qui protègent le faible ne peut pas s'expliquer sans Dieu. La liberté de tous ne peut exister que dans l'état social. A quelles conditions ? comment ? La première chose est de mettre la liberté au-dessus du pouvoir de la majorité. C'est ce que Rousseau n'a nullement fait. Certes, on ne peut pas l'y mettre tout entière, car il n'y aurait pas d'existence sociale possible. Mais pour les garanties principales de l'individu, ou, en d'autres termes, quant à la portion la plus précieuse de la liberté, je pense qu'elle ne peut pas être à la discrétion de la majorité. Il reste à celle-ci les lois constitutionnelles et

les lois administratives. J'appellerais lois sociales celles qui délimitent l'exercice de la liberté de chaque individu pour l'assurer à tous. Qu'on les appelle droits, devoirs, garanties, n'importe, les droits peuvent se traduire par les devoirs, *et vice versa*. »

Londres, 31 Octobre 1825

« Demain, mon ami, je pars pour la Grèce avec Collegno. Si tu as reçu la lettre que je t'ai écrite il y a environ six semaines, et que le comte Piosasco a dû te remettre à son arrivée à Paris, tu ne seras pas étonné de ma résolution. Il fallait, mon ami, que je sortisse de mon engourdissement par un moyen extraordinaire. Mon inaptitude à travailler venait de ce que mon âme avait la conscience d'un devoir à remplir encore dans la vie active.

— J'ignore si je pourrai être utile ; je suis préparé à toutes sortes de difficultés , résigné à toute espèce de désagrémens. Il le faut bien : songe que Bowring m'a déclaré que le comité anglais, ou du moins plusieurs de ses membres, désapprouvaient mon voyage. Je veux croire que leurs motifs sont droits, j'ignore s'ils sont fondés ; mais , dans tous les cas , pouvais-je , devais-je retirer ma parole ? Les députés grecs seuls avaient le droit de me retenir, eux à qui j'avais offert mes services sans aucune condition. Ils ne l'ont point fait , et je pars.

« Mon ami , je n'avais point de sympathie pour l'Espagne , et je n'y suis point allé , puisque par cela seul je n'y aurais été bon à rien. Je sens au contraire pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel ; la patrie de Socrate, entends-tu bien ? Le peuple grec est brave , il est bon , et bien des siècles d'esclavage n'ont pas pu détruire entièrement son beau caractère ; je le regarde d'ailleurs comme un peuple frère. Dans tous les âges

l'Italie et la Grèce ont entremêlé leurs destinées ; et ne pouvant rien pour ma patrie , je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce quelques années de vigueur qui me restent encore. — Je te le répète , il est très-possible que mon espoir de faire quelque bien ne se réalise point. Mais , dans cette supposition même , pourquoi ne pourrais-je pas vivre dans un coin de la Grèce , y travailler pour moi ! La pensée d'avoir fait un nouveau sacrifice à l'objet de mon culte , de ce culte qui seul est digne de la Divinité , m'aura rendu cette énergie morale sans laquelle la vie n'est qu'un songe insipide.

« Tu n'as point répondu à la lettre dont je t'ai parlé. Dieu me préserve de penser que tu aies voulu me punir de mon silence en l'imitant ! Écris-moi maintenant , je t'en conjure. Fais-moi parvenir ma lettre à Napoli de Romanie , siège du gouvernement grec dans le Péloponèse. Cherche-s-en les moyens sans perdre de temps.

« J'emporte ton Platon. Je t'écrirai ma première lettre d'Athènes. Donne-moi tes ordres pour la patrie de tes maîtres et des miens. Tu me parleras de ta santé et avec détail ; tu me diras que tu m'aimes toujours , que tu reconnais ton ami dans le sentiment qui lui a commandé ce voyage. Adieu, adieu. Personne sous le ciel ne t'aime plus que moi. »

(Extrait de la *Revue des Deux Mondes*.)

FIN DES NOTES.

22
JW



Vertical line of text on the left side of the page.



SEP 22 1942

